



, auditoire

Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

Dossier

Anniversaire, 25 ans de la grève

**L'anthropole, enfant terrible
de l'Unil**

Société

TikTok et notre santé mentale

Sciences

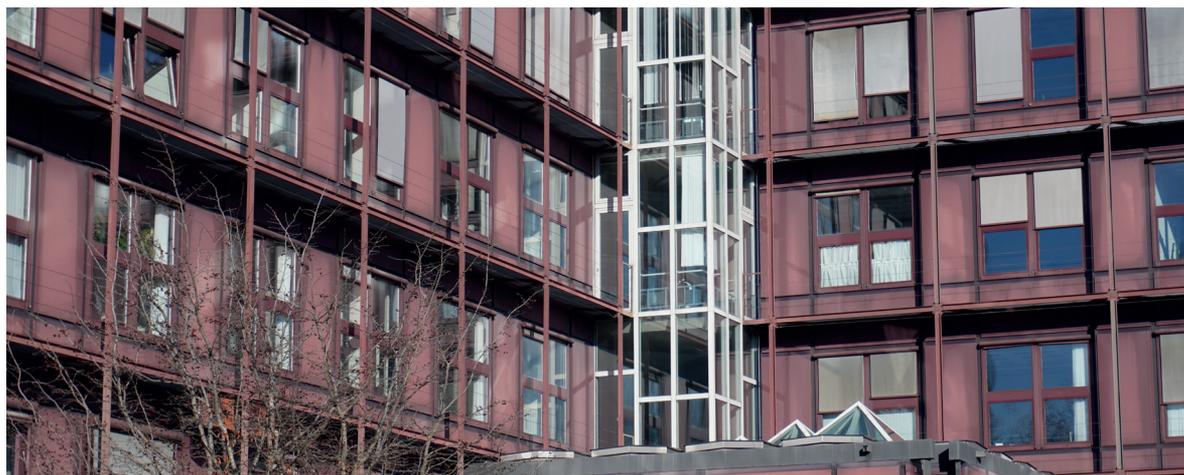
Quand nos cerveaux s'harmonisent

Culture

Réaliser pour mieux exister

©David D'Andrés

L'auditoire N° 268 - Avril 2022
Rédacteur : L'auditoire - FAF
ANT 1190
1015 Lausanne



Valentine Girardier

Le monde de l'Unil

REMERCIEMENTS
MERCI AU PRINTEMPS, MERCI AUX CARACS ET
MERCI À LA MAISON AKA, MERCI À LA MAISON
VOIROI, MERCI À LA MAISON AKA, MERCI À LA
MAISON VOIROI, MERCI À LA MAISON AKA,
MERCI À LA MAISON VOIROI, MERCI À LA
MAISON AKA, MERCI À LA MAISON VOIROI,
(MERCI AU CAPITALISME), MERCI AUX BILLETTS
POUR BALELEC, MERCI À NOTRE MEILLEUR AMI LE
CAFÉ, MERCI À L'UTOPIE, MERCI À LA MAISON AKA,
L'ANTHROPOLE, MERCI À LA GREVE ETUDIANTE,
MERCI LA MIFF (ET VIVE MACRON) LOL

L'AUDITOIRE

N° 268
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T: 021 692 25 90
E: AUDITOIRE@GMAIL.COM
WWW.LAUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
ADRIAN, AXELLE DUBOIS, BENOÎT, MENDEZ,
DAMIEN, SVEN, TIGER, YVES, CAROLINE,
JESSICA VICENTE, JOANA CORREIA, JOAQUIN MARIÉ,
PIÑERO, KARNÉ RUFFEUX, KILLIAN RIGAUX, KIM YEN,
HUYNH, LEANDRA PATANÉ, LORNA BLUM, LUCIE ORTET,
MARINE FRANKHAUSER, MAXIME HOFFMANN,
MURIELLE GUENETTE, NATALIA MONTOWTT, NIKO,
GOLDMANN, SACHA FRANCK, YASMINE ROSARIO, YLE-
NIA DALLA PALMA

SECRÉTAIRE COMPTABLE
MERIEM BEN MUSTAPHA

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONOULOZ

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
MAXIME HOFFMANN & VALENTINE
GIRARDIER
DOSSIER
KILLIAN RIGAUX
SOCIÉTÉ
JESSICA VICENTE
FAE
HANNAH WONTA
CAMPUS, SPORTS & SCIENCES
YLENIA DALLA PALMA
CULTURE
GAËLLE DUBATH

Dossier

04
Interview: Olivier Voirol

07
97: Retour sur la grève

08
Le Printemps de la poésie
Prof-écrivain : Isaac Pante

09
Soutien à l'Ukraine
Les produits *Made in Unil*



SOCIÉTÉ

10
Bullshits jobs

11
L'autorité parentale
L'ASMR, ça chatouille!

12
PASAJ: un peu de réconfort
Chronique polémique

13
Démocratie et parole
Tiktok - conentration troublée



FAE

14
Vie à l'Unil, le grand retour



CAMPUS

15
Jeune écrivain : Matteo
Little Step: aide et plaisir

16
Livia, une asso qui soutient



SPORT

17
Musique et sport

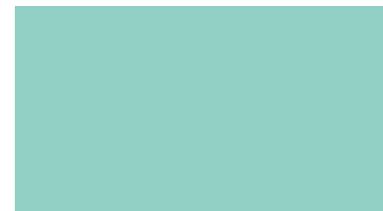
18
D'où vient le ski alpin

Les mamans sportives



SCIENCES

19
Harmonie des cerveaux
Le chiffre : 3 milliards



CULTURE

20
Architecture du futur

21
Une culture mondialisée
Les réalistratrices dans l'ombre

22
Au fil des oeuvres: Le cercle
Ai Weiwei

23
Concept en image: L'altérité
Un monde à guérir

24
RE-NOUS-ER

Plus qu'un « passage »



L'Université n'est parfois qu'un lieu de passage. S'inscrire à un cursus, le suivre assidument et l'empocher avant de se plonger dans l'océan qu'est le « monde réel ». Il n'y a pas là de problème. Cependant, ce parcours linéaire et efficace ne correspond pas à celui de tou-te-s les étudiant-e-s. Les universités – et plus particulièrement pour nous celle de Lausanne – sont des environnements propices à la liberté. La charte de l'UNIL l'affirme d'ailleurs clairement dès son préambule: « L'Université est un lieu de liberté, de créativité et de responsabilité ». Ces trois valeurs dépassent largement les enseignements. Elles investissent évidemment la recherche qui est un aspect très valorisé de l'académie, mais s'étendent aussi au-delà.

Liberté

Il fut un temps où les étudiant-e-s de l'Université de Lausanne se battaient. Du 14 avril au 5 mai 1997, plusieurs centaines d'étudiant-e-s – environ 10% de l'effectif total des inscrit-e-s – délaissèrent volontairement leurs études pour organiser une grève.

Leurs voix s'élevaient. Elles étaient issues de toutes les facultés. Une menace planait alors sur l'intégrité de l'Université: de nouvelles normes légiférées aux niveaux fédéral, cantonal et universitaire esquisaient des changements que beaucoup subodoraient comme dangereux. L'Etat de Vaud devait réduire ses dépenses publiques de 9%. Le cas, qui est aujourd'hui banalisé, des universités financées par des fonds privés effrayaient. Le sentiment était légitime: qu'est-ce que la vérité scientifique ou l'acuité du regard expert lorsqu'elles dépendent de versements bancaires intéressés? La recherche aurait pris le risque d'être orientée par une condition purement étrangère à sa fin. Il s'en serait suivi une diminution de postes dédiés à l'enseignement et une augmentation des frais généraux qui incombent aux étudiant-e-s (les inscriptions, les repas et les transports). Nous fêtons maintenant les 25 ans de cette grève. Que reste-t-il? Les repas ont renchéri, les frais d'inscription aussi. Peut-être que les pauses de midi, moment où tout le monde peut se retrouver pour

échanger, pourrait être le lieu d'intenses réflexions sur l'utilité et les enjeux intrinsèques à l'Université de Lausanne. Seulement, depuis 2019, celles-ci n'existent plus. Sans appeler à la grève, encore moins à la violence – déjà beaucoup trop présente actuellement –, il serait pertinent de se documenter et de réfléchir sur les possibilités qu'ont les étudiant-e-s. Apprendre à agir avec intelligence lorsqu'un problème pointe. Les sujets sont nombreux: harcèlement, racisme, écologie, mais la force de réflexion ne suit pas. L'institution que la plupart considèrent comme une « étape » ou un « passage » est un lieu de liberté, de créativité et de responsabilité. Seulement, ces valeurs n'ont de sens que si elles sont défendues avec sagesse. •

Maxime Hoffmann

Avril 97, l'Anthropole se révolte

Rencontre: Olivier Voirol

RÉCIT • En avril 1997 éclate une grève de trois semaines sur le campus de l'Unil. L'un des acteurs de l'époque, Olivier Voirol, aujourd'hui maître d'enseignement et de recherche en SSP, retrace les causes, moments forts et conséquences du soulèvement qu'il a vécu en tant que membre du comité de grève.

Le climat d'avant-grève

Depuis le début des années 1990, les étudiant·e·s percevaient une dégradation de leurs conditions d'étude. Il y avait beaucoup d'activités sur le campus, quelques manifestations avaient eu lieu autour de 1993, lorsque j'ai moi-même commencé mes études, notamment des tentatives de connexions entre étudiant·e·s et apprenties. Les principales questions qui étaient discutées concernaient le programme de restrictions budgétaires annoncées par l'Etat de Vaud et qui touchait près de 10% du budget de l'université. La première mesure marquante était la hausse des «bons de repas», passés en l'espace d'un an de 4.50 à 6.50CHF, si je me souviens bien. Il était clair pour nous que nos conditions d'études commençaient à se dégrader et que ce n'était que le début. La suite s'annonçait mal, avec toutes les mesures prévues par le Conseil d'Etat. Il y avait des problèmes de sureffectif dans les cours et séminaires, et un taux d'encadrement qui baissait d'année en année, particulièrement en SSP (Sciences Sociales et Politiques) et en Lettres, avec des effectifs en croissance, mais aussi dans d'autres facultés. Tout cela était très perceptible pour nous, on en voyait les conséquences immédiates, à la cantine et dans nos études! Les annonces du Conseil d'Etat indiquaient qu'on était au tout début, et que ça allait s'empirer dans les années à venir.

Au début peu d'étudiant·e·s étaient sensibles à ces questions. Mais la prise de conscience ne s'est pas fait attendre. Il y avait comme une évidence pratique. Fin 1993, se sont déroulés des «Etats généraux

de la formation», une journée entière de réflexion sur le devenir de la formation universitaire et les réformes annoncées – qu'on n'appelait pas encore «néolibérales», mais qui en avaient tous les traits. C'était clair que tout ça allait nous tomber dessus.

Une série d'actions ont alors été tentées pour inverser la tendance, notamment au niveau du taux d'encadrement: des pétitions au niveau politique en suivant les canaux classiques, du côté de la FAE (Fédération des Associations d'Etudiant·e·s), de l'AESSP (Association des étudiant·e·s en sciences sociales politiques) ou d'autres. Plusieurs manifestations ont eu lieu, encore petites par rapport à ce qui a suivi, mais qui regroupaient quand même 500 à 600 étudiant·e·s. C'était une réaction à la pression induite par le fait que nous allions au-devant d'une logique de coupes budgétaires dans le service public et donc aussi le secteur de la formation. Tout cela se cristallisait autour du plan «Orchidée II» décidé par l'Etat de Vaud, dont l'objectif était de réaliser d'importantes économies dans le secteur public.

Le contexte social et politique

La grève est née de ce sentiment, qui était partagé par beaucoup d'étudiant·e·s, même si nous n'étions qu'une poignée au départ. Un comité de liaison contre Orchidée à l'Université (CLOU) s'était mis sur pieds, en lien avec les syndicats et les mobilisations du service public. Les réunions hebdomadaires, durant la pause de midi, regroupaient une trentaine de personnes. Il y avait plusieurs groupes, plusieurs tendances et manières de voir les choses. Ça

discutait beaucoup et nous n'étions pas forcément d'accord. Mais pour nous tous, le programme «Orchidée» incarnait tout ce que nous ne voulions pas, l'esprit de ce qu'on a appelé plus tard le «néolibéralisme»: les coupes dans le service public au nom des «caisses vides» et de «l'esprit d'entreprise», arguments que nous avions appris à torpiller.

Un campus actif

Le mouvement sur le campus était donc connecté à ce qu'il se passait en dehors de l'université et surtout dans la fonction publique. Mais pas seulement. Le campus était très animé au milieu des années 1990. Plusieurs groupes organisaient régulièrement des débats ou conférences, qui étaient très suivis. Il y avait un collectif féministe, les *Bad girls go everywhere*, qui portait la question de genre et critiquait le sexisme à l'université. Le Groupe regards critiques portait quant à lui un discours critique sur la question sociale et la politique universitaire. Dans le sillage de la grève apparurent d'autres groupes, comme les Insurgées ou encore des groupes de solidarité avec l'Amérique latine. Des journaux ou revues sont apparues dès 1995, comme *Flagrant délit*. A l'Anthropole, il y avait surtout la CAP (Cafétéria Autogérée Provisoire), qui organisait quotidiennement des repas avec des associations. C'était un lieu central de rencontres, de discussions et de débats politiques. La CAP a joué un rôle absolument décisif dans tout le mouvement étudiant ainsi que dans la logistique de la grève.

Un nouvel horizon politique

Et puis, il y avait tout le contexte de l'époque. Nous sortions à peine de la séquence «chute du Mur» (de Berlin), de la guerre froide, tout

cela semblait signifier une ère de paix retrouvée, en étant présentée par certains idéologues conservateurs comme la «fin de l'histoire». Or, au même moment, se déployait à droite une attaque sans précédent contre l'Etat social et les appels au détricotage du service public étaient légion.

Fin 1995, les grandes mobilisations du secteur public en France furent un catalyseur. Le sociologue Pierre Bourdieu sortait en prononçant un discours devant les cheminots en grève de la Gare de Lyon. Il y parlait de «rupture de civilisation» incarnée par le «néolibéralisme» et appelait à combattre ce dernier. C'était très stimulant et donnait du sens à nos impressions. Mais Bourdieu était loin d'être le seul à s'exprimer de la sorte. Cela mettait des mots sur ce que nous percevions assez vaguement comme une vraie régression. Et puis émergeaient aussi, çà et là, de nouveaux mouvements sociaux et politiques, portant des formes politiques inédites, comme par exemple le zapatisme au Mexique dès 1994, l'Action mondiale des peuples à Genève, Reclaim the streets, plus tard Attac, etc.

On avait l'impression assez étrange d'entrer, d'un côté, dans une nouvelle ère, cette prétendue «fin de l'histoire», alors que, de l'autre, le capitalisme continuait à engendrer ses inégalités et ses injustices. L'énorme programme de restructurations et de détricotage de l'état social et du service public, articulé à un nouvel imaginaire politique émergent produisait comme un clash dont l'expression ne pouvait être que de nouvelles révoltes sociales et de nouveaux conflits politiques.

Les éléments déclencheurs

A ce moment, toutefois, l'idée d'une grève sur le campus paraissait assez saugrenue. Les grands mouvements ne sont devenus une habitude que plus tard. Cependant, à ce moment, autour de 1995, tout avait déjà été tenté pour faire valoir la cause étudiante, notamment côté FAE où une certaine impatience se faisait sentir. Au sein du mouvement, certain-e-s voulaient passer à des modes d'action plus décidés. D'autres préféraient continuer sur les mêmes modalités (faire des rapports, signer des pétitions, interpeller les autorités, etc.), mais leurs arguments ne portaient plus.

En novembre 1995, la grande manifestation du service public a joué un rôle décisif. Il y a eu une grosse mobilisation sur le campus, les bâtiments étaient recouverts de banderoles aux slogans percutants et drôles. Le matin, une action coup de poing des étudiant-e-s avait bloqué la ligne de métro (M1) à l'aide de barricades, tout était perturbé. Nous sommes beaucoup intervenus dans les cours pour parler des revendications et inciter les étudiant-e-s à rejoindre la manifestation.

Cela a très bien pris en Lettres et en SSP, un peu moins dans les autres facultés, et à l'Internef où parfois les feuilles volaient dans les auditoriums occupés. Une manif de plusieurs centaines de personnes a ainsi serpenté le campus d'un bâtiment à l'autre, en s'allongeant sans cesse. On s'est ensuite rendu au bas de l'Anthropole (qui s'appelait «BFSH II» à l'époque, le «B2» disions-nous) et c'était bourré de monde. Une assemblée s'est tenue dans un 1031 bondé avant de monter en ville pour participer à la grande manif de la fonction publique, qui rassemble plus de 15'000 personnes. Un vrai succès. Ce fut un moment galvaniseur. La mobilisation avait pris sur le campus, pour durer, et un mouvement se développait dans tout le canton.

Un sleep-in à Anthropole...

Un autre événement important ayant préparé la grève est le sleep-in en janvier 1996, une occupation de l'Anthropole pendant trois jours, en y dormant, pour marquer notre opposition aux politiques en cours. Ce qui nous a permis de prendre nos marques dans le bâtiment et d'apprendre à organiser toute une logistique qui allait se révéler décisive par la suite. Durant ces trois jours de résistance, de discussions intenses, de «contre-séminaires», mais aussi de fête, nous discutons de l'université qu'on ne

voulait pas et de celle que nous voulions!

Tout cela nous a mis en confiance et montré que nous étions capables d'habiter le bâtiment en le gérant par nous-mêmes. D'y vivre et pas seulement d'y étudier. On a vu que la CAP (Cafétéria Autogérée Provisoire) permettait d'assurer des repas pour beaucoup de monde et d'être une sorte de plaque-tournante d'activités multiples. Sur le moment, nous n'en étions pas pleinement conscient-e-s, mais ça a été décisif pour préparer la grève. On se rendait compte de tout ce qu'on pouvait faire collectivement et nous étions devenu-e-s maîtres dans l'appropriation des bâtiments du campus, qui étaient vraiment devenus les nôtres.



Pour une «autre université»

Un des points centraux de nos revendications était le retrait de la LUL, «la nouvelle loi sur l'université», qui faisait reculer nos droits et signalait l'entrée de l'université dans une gestion «néolibérale». Nous étions opposé-e-s à une gestion axée sur un contrat de prestations entre l'Unil et l'Etat de Vaud, nous demandions l'arrêt immédiat des plans d'austérité visant l'Unil et le secteur public, et parapublic. Nous demandions à ce que le gouvernement s'engage à créer de nouveaux postes pour revenir au taux d'encadrement antérieur aux mesures d'économie – dont, on l'a dit, les effets sur nos conditions d'études étaient perceptibles. Nous demandions en outre le développement du pluralisme des savoirs, ce qui passait notamment à nos yeux par la création de chaires d'enseignement d'économie alternative et d'études féministes. En bref, nous ne nous opposions pas seulement au

programme d'économies, nous questionnions aussi l'université dans son fonctionnement, ses contenus, avec une forte attente et exigence de ce qu'elle pourrait – et devrait – être à nos yeux! Une «autre université» était possible!

L'entrée en grève

Les gens ont fini par être de plus en plus remontés, et prêts à passer à des modes d'actions plus radicaux. La question de la grève était donc posée, mais elle apparaissait comme le dernier recours. Nous discutons de plusieurs variantes pour débloquer la situation et faire avancer le mouvement. On voyait peu de perspectives et la fonction publique bougeait beaucoup, ça parlait de plus en plus de grève.

mouvement a pris tout à coup une tout autre ampleur

A ce moment, l'Anthropole et le bâtiment des sciences étaient recouverts en permanence de grandes banderoles sprayées de slogans percutants, drôles, parfois très travaillés. On a constitué différents sous-groupes, dont un «groupe action», un comité de grève composé de cinq à sept personnes, dont je faisais partie. Il préparait les assemblées générales quotidiennes, aidait à structurer les discussions, synthétisait des options ou des scénarios, assurait le suivi des problématiques.

Le comité d'action a très vite inventé des formes d'action très originales et qui ont très vite permis de rendre visible le mouvement en ville, où l'on sortait en manif quotidiennement. La journée, il y avait des discussions un peu partout sur le campus, sur des thèmes comme par ex. «une uni non sexiste», l'accès à la formation, «une autre uni», la destruction du service public, l'économie alternative, l'enseignement critique, etc. La discussion était permanente, c'était un peu un «séminaire autogéré» sans fin. L'après-midi se tenait l'assemblée générale suivie d'une manif ou d'«actions symboliques» au centre-ville. Le matin, nous étions très tôt déjà sur les piquets aux différents postes sur le campus, pour empêcher les étudiant-e-s d'aller en cours et les convaincre à participer au mouvement.

Au début, c'était compliqué, certain-e-s étudiant-e-s passaient à travers les barrières. D'autres n'étaient pas d'accord et voulaient se rendre dans les amphis sans se soucier des questions posées par la grève. Parfois ça chauffait un peu. Il fallait convaincre, argumenter et s'organiser. On a fait un monstre boulot d'information. Il y avait aussi la nécessité d'organiser la logistique: permettre aux gens de se nourrir et de dormir sur place pour assurer l'occupation du lieu. C'étaient des journées qui commençaient à 6h du matin et se terminaient tard dans la nuit, souvent autour d'une bière à la CAP. Au comité de grève, nous nous voyions parfois vers 6h le matin, en particulier lorsqu'il fallait organiser le contact avec les médias, pour préparer nos interventions en public. Pour ma part, durant ces trois semaines, j'ai dormi max. 3 heures par nuit, et j'ai terminé cette période de grève complètement exténué! •

Propos recueillis par Killian Rigaux
La fin du récit est disponible sur
<https://lauditoire.ch>

Des études, mais à quel prix?

RENCONTRE • Olivier Voirol, maître d'enseignement et de recherche en SSP à l'Université de Lausanne, a participé à la grève de cette même institution lors du mois d'avril 1997 (voir le récit en pages 4-5). 25 ans plus tard, il revient sans langue de bois sur l'événement et les conditions d'études actuelles.

Voyez-vous comme un échec le fait que le mouvement de grève ne soit pas reparti à la rentrée de septembre 1997?

Il est reparti, mais autrement, et moins fortement. Nous ne pouvions plus refaire le coup d'avril, une grève prolongée avec une mobilisation de tous les jours! Cela demande beaucoup d'énergie! Surtout, il y avait face à nous un pouvoir politique qui refusait d'entrer en discussion sur nos revendications. Sans interlocuteur politique, il fallait inventer de nouveaux moyens d'action. Beaucoup de choses avaient été entreprises durant la grève, un moment formidable de débats et d'imagination politique! Nous avons notamment pris des contacts avec d'autres universités, et des mobilisations à Zürich, Genève, Bâle, Neuchâtel ont suivi. Durant la grève, d'ailleurs, plusieurs étudiant-e-s d'autres universités étaient venus voir, ahuris, ce qu'il se passait sur le campus de Dorigny. Ils-elles en ressortaient impressionné-e-s par l'ampleur du mouvement et électrisé-e-s par son enthousiasme, sa créativité et son humour, autant que par la qualité des débats politiques! Le phénomène a donc débordé la scène locale pour se diffuser à l'échelon national et même international. Au plus fort de la grève, d'ailleurs, les messages de solidarité et de soutien affluaient de toute part! Sur la question de l'échec ou non de notre mouvement, nous avons su bien plus tard qu'il avait tétanisé les autorités, en particulier universitaires. Et que certains projets qui étaient sur la table, comme la hausse drastique des taxes d'inscription, ont été enterrés. Des moyens supplémentaires ont été alloués à l'université dans les années qui suivirent. Difficile de savoir au juste ce qui est le fait de la grève de 97 et plus généralement du mouvement étudiant. Ce qui a joué dans les décisions politiques. C'est sûr, cependant, que nous avons réussi à constituer une sorte de «pouvoir étudiant» qui, même sans être convié à la table des négociations avec les autorités, était devenu un acteur incontournable. Sans doute assez casse-pieds pour les autorités et leur politique universitaire. Même si les autorités ne nous écoutaient pas, elles ne pouvaient faire sans nous, car nous



©Olivier Voirol

guère des examens avant le mois de mai, on se souciait uniquement des séminaires. Le reste du temps était plus relâché et rendait possibles plein d'activités politiques, culturelles et autres sur le campus.

Vous êtes maintenant maître d'enseignement à l'Unil, la grève a-t-elle influencé votre parcours?

avons désormais un pouvoir de nuisance, un pouvoir par la négative en quelque sorte, qui a marqué les autorités de l'époque. Et surtout, qui a marqué toute une génération d'étudiant-e-s, sinon deux. La grève de 97 reste un événement biographique et collectif pour celles et ceux qui l'ont vécue! La prise de contrôle effective des lieux a créé un fort rapport d'affinité entre le campus et les étudiant-e-s: c'était notre campus, notre lieu d'études, de recherche, d'activité politique et de vie!

Si vous étiez étudiant aujourd'hui, en 2022, qu'est-ce qui vous amènerait à faire grève?

Une protestation étudiante aujourd'hui pourrait avoir de multiples motifs très légitimes: les conditions d'études ne sont pas idéales, les études sont devenues une course aux «crédits», l'accès reste inégalitaire, le monde étudiant a été très affecté par la pandémie, les espaces qui rendent possible une université démocratique, participative et engagée dans les grands enjeux politiques du présent se restreignent, etc. Tout un système de surveillance s'est

mis en place au sein des universités, qui ressemblent de plus en plus à de grands magasins. Comme si les étudiant-e-s étaient eux-mêmes une menace, ou des client-e-s à surveiller! La création d'une sécurité interne s'est imposée, après bien des protestations. Et l'on s'y est fait, aux agent-e-s de sécurité un peu partout! Surtout à l'heure de la pandémie. À l'époque, tout cela aurait été inimaginable, et aurait scandalisé le monde étudiant. L'essoufflement des espaces de sociabilité étudiante où ces derniers se saisissent politiquement de leurs conditions d'études a de quoi inquiéter. La CAP (ndlr: Cafétéria autogérée provisoire, qui siégeait dans l'Anthropole) a presque disparu et a vu ses activités réduites. Le campus s'est appauvri en termes d'espaces de discussion et de critiques sur les enjeux politiques actuels. Dans l'ensemble, le vécu étudiant en est affecté, de même que la capacité de s'engager. Cela affaiblit la capacité des étudiant-e-s à s'organiser et à «politiser» leurs problèmes. La pression aux notes et aux crédits est constante. Avant, on ne s'inquiétait

J'étais très investi dans les questions politiques parce que je ne me sentais concerné par le devenir de l'université, et par les questions de société. La dégradation des conditions d'études me touchait, je m'identifiais à l'activité de recherche, de réflexion critique censée être promue par l'université. J'avais de fortes attentes envers l'université, sans doute en raison de mon parcours – je suis passé par le préalable. À seize ans, j'étais apprenti dans l'industrie des machines. Lecteur assidu, je me suis formé en autodidacte à la philosophie et à la sociologie. En études, j'idéalisais l'université comme lieu de connaissance, de réflexion, de savoir universel, mais aussi d'engagement et de critique raisonnée. J'avais de fortes attentes, qui furent souvent déçues. Mais je les ai encore aujourd'hui. Et chaque mesure qui affecte la liberté de pratique et d'accès et la recherche, à l'enseignement, et à la critique, me révolte autant qu'hier. Avoir ces attentes élevées m'a par la suite motivé dans mes recherches ultérieures, jusqu'au doctorat. Je suis parti en Allemagne pour travailler sur la théorie critique de l'École de Francfort, la face intellectuelle et scientifique de mon engagement pratique. L'«esprit» de la grève de 1997 reste vivant en moi, même 25 ans plus tard. Et je suis loin d'être le seul: cette grève a été un révélateur pour ma génération, un détonateur, un moment politique intense, d'autonomie et d'imagination, d'action et d'intelligence collectives, mais aussi de débats disputés et de lutte raisonnée. •

Retrouvez l'intégralité de l'interview sur notre site internet lauditoire.ch

Propos recueillis par Killian Rigaux

7^e printemps de la poésie

INTERVIEW • Du 19 mars au 2 avril a lieu la 7^e édition du Printemps de la Poésie, scène ouverte de la poésie contemporaine. Antonio Rodriguez, fondateur du festival, agit en poésie sur différents plans: il est professeur de poésie à l'Université de Lausanne, mais aussi poète et éditeur; il effectue de nombreux travaux sur la poésie dans le patrimoine romand.



Pourquoi créer un festival de la poésie en Suisse?

L'idée du festival est de synchroniser les acteur·ice·s de la poésie, qu'ils-elles soient dans la création, l'enseignement, la traduction, l'édition ou dans le plaisir de découvrir. Le but n'est pas de créer un collectif, mais de montrer qu'une communauté peut faire quelque chose avec la poésie. S'intéresser à la littérature, c'est aussi considérer ce qu'il y a autour d'elle, afin de la restituer, et de décrire son rôle dans la société. J'essaie de rappeler que la poésie

peut être au centre du débat public, même si elle est souvent occultée par des effets d'élitisme ou de marginalité commerciale.

Est-ce que la Suisse est un bon terrain pour la poésie?

J'ai notamment habité à Paris, qui est une ville incroyable pour l'industrie du livre. En étant nommé professeur à Lausanne, je me suis d'abord demandé si j'allais être cantonné à une province du monde où il y a peu à faire en poésie. Mais, en créant le festival, j'ai commencé à y voir une énergie collective que je ne voyais pas dans les grandes villes. La force de la Suisse, c'est ce réseau d'acteur·ice·s en culture, et une possibilité de collaborer, qui est absolument extraordinaire. Avec le festival,

notre objectif est aussi de comprendre la création qui a lieu autour de nous, dans notre environnement, comme un écosystème, et de la patrimonialiser.

L'idée était l'accès à la poésie pour toutes et tous, dans un paradis sans culpabilité.

En quelques années, nous avons réussi à faire quelque chose qui n'est pas facile à réaliser. D'autres pays nous envient pour cette capacité de travailler ensemble, plutôt que d'être dans une forme de rivalité constante au sein d'un même territoire.

Pourquoi avoir repris la phrase de Paul Éluard, «La terre est bleue comme une orange», pour représenter le festival?

L'idée était l'accès à la poésie pour toutes et tous, dans un paradis sans culpabilité. L'orange bleue serait le fruit de la connaissance poétique, que nous offrons. Ensuite, si les gens en ont envie, ils-elles viennent le manger. Notre but est d'ouvrir les salles précieuses, les trésors, de ce qui, auparavant, semblait réservé à une seule élite académique et culturelle. •

Lorna Blum

Prof-écrivain: Isaac Pante

CRÉATIVITÉ • En plus de la recherche et de l'innovation, l'Université de Lausanne est un espace de création artistique. Dans ses rangs, plusieurs enseignant·e·s écrivent en parallèle de leurs responsabilités académiques. L'auditoire est parti à la rencontre d'un MER 2 qui, une fois ses cours dispensés, se consacre à l'écriture.

Est-ce que vous vous considérez écrivain ?

Oui, depuis la fin de l'année 2005. Au départ, c'était tout sauf une bonne nouvelle. «Écrivain» est un statut encombrant, aux avantages trop rapides et trop durables (notamment en termes de prestige) et qui peut complètement gâcher l'écriture. Dans un texte à paraître dans *Le Persil*, je développe mon rapport conflictuel à la figure de l'auteur·rice. Il faut comprendre qu'être écrivain n'a jamais été un rêve d'enfant: c'est une étiquette qui m'a été collée par surprise. J'écrivais, oui. Gamin, je remplissais des carnets de pensées, ado (en 2001) j'ai gagné un prix pour un supplément de jeu de rôle écrit dans le cadre d'un concours. Pourtant, à aucun moment je ne me suis pensé auteur. La parution de *Passé par les armes* (2005), mon tout premier livre, ne m'a pas davantage donné le sentiment d'être un écrivain: j'étais juste un témoin qui se servait de sa douleur pour développer un remède. J'étais revenu abîmé de

mon école de recrues et comme je sentais qu'une partie de moi était restée prisonnière de cette caserne, j'ai donné forme à ce sentiment de la meilleure manière que je connaissais: en mettant hors de moi ce qui me mettait hors de moi par l'écriture. Aller vers un éditeur était juste une manière de délivrer mon médicament à un maximum de personnes, pas du tout une manière d'entériner un quelconque statut. Et cela marchait. Aux dédicaces, des hommes me disaient que le livre les avait aidés, qu'il les avait guéris d'une blessure vieille de dix ou trente ans. Il y avait aussi des femmes: elles avaient entendu parler du livre, voulaient comprendre ce que vivaient leurs enfants, venaient l'acheter pour le faire lire à leur mari. Bref, j'étais en mission humanitaire et je corrigeais toute personne qui me disait «écrivain». À l'époque, l'excellent article d'Alain Zysset dans *Le Temps* prenait la même focale en se concentrant sur la description minutieuse des processus d'aliénation.

Reste que, petit à petit, dans le cortège d'articles, des journalistes se sont mis à recenser le livre sous un angle littéraire en lui trouvant «du style». Pour moi, c'était absolument inattendu. Au moment d'écrire *Passé par les armes*, j'étais un monomane de la philosophie. Jusque-là, à part peut-être *la Peste* de Camus, les romans m'avaient profondément ennuyé. J'ai donc cru à un malentendu et ai continué à toquer aux portes pour faire connaître mon médicament. Au vu du nombre de femmes qui venaient aux dédicaces, j'ai contacté le magazine *Femina*. Maxime Pegatoquet (un des journalistes de l'époque), m'a dit qu'un texte sur l'armée était tout à fait inadapté à leur public. Inutile donc de leur envoyer un exemplaire en service de presse, par contre, il attirait mon attention sur le concours de nouvelles de leur magazine, en collaboration avec Cartier. J'avais jusqu'à l'été pour soumettre quelque chose. Qui sait, cela pourrait m'intéresser. J'étais déçu et n'ai pas tout de suite considéré à

participer, d'autant que j'avais déjà une nouvelle en lice dans un autre concours. Un ami m'avait signalé un concours de nouvelles policières du côté des éditions Zoé et je m'étais prêté au jeu, sans grandes attentes. C'était surtout le défi qui m'attirait. Écrire Madame Moriand (in *La femme et le temps*, G d'Encre, 2015) a été un exercice extrêmement formateur qui m'a amené à compresser mon travail et à affiner mon style. À la fin de l'année, je recevais le Grand Prix Femina Cartier dans la salle comble d'un théâtre. Femina a voulu que j'apparaisse dans leur numéro spécial «les douze hommes de l'année» – c'était une autre époque! – pour représenter la littérature suisse. Je me retrouvais à côté Stéphane Lambiel, Monsieur sport de l'année. C'est dans ce délire complet que j'ai commencé à me considérer écrivain, mais à quel prix! •

Propos par Maxime Hoffman
La suite de l'entrevue sur <https://l'auditoire.ch>

Osons revendiquer l'impossible

RÉVOLTE • En ce mois d'avril 2022, nous fêtons les 25 ans d'un évènement qui a marqué les murs de l'Université de Lausanne. Pourtant, si l'histoire a fait son chemin, les revendications de la grève de 97 déstabilisent par leur actualité.

Université de Lausanne, le 9 avril 1997; une assemblée générale de centaines d'étudiant.e.s et assistant.es vote, à une large majorité, l'entrée en grève, prononcée pour le lundi 14 avril. Cette date marque le début d'une mobilisation et lutte politique qui s'étendra sur plusieurs semaines, le dernier ajournement ayant lieu le vendredi 25 avril 1997. L'entrée en grève catalyse une volonté collective de défendre une université «publique dans son financement, démocratique, non-sexiste et non-discriminatoire dans



son accès et participative dans son fonctionnement». Cependant, les revendications des grévistes s'étendent au-delà des murs de la seule institution universitaire. Elles proposent une réponse collective et organisée aux plans d'austérités à l'encontre des services publics, caractéristique du tournant néolibéral amorcé entre la fin des années 1980 et le début des années 1990 en Suisse. Le Comité de Liaison contre Orchidée à l'Université (CLOU) se fait porte-parole de la grève et de multiples groupes de travail, conférences et débats voient le jour, venant remplacer les cours, et proposant de repenser l'université et la société, collectivement. Ce sont ainsi des centaines d'étudiantes, assistantes, doctorantes et travailleuses qui portent un autre projet, celui d'une université pour le plus grand nombre, celui d'un service public fort, à l'encontre des logiques marchandes imposées par le Conseil d'Etat et les secteurs économiques dominants.

Du bruit pour rien?

A la fin des années 1980, le tournant néolibéral se concrétise en Suisse par des offensives frontales à l'encontre des services publics. Dans le canton de Vaud et à l'Université de Lausanne, diverses mesures sont prises en ce sens depuis le début des années 1990. Des mouvements estudiantins se développent, que ce soit en opposition aux augmentations des taxes d'inscriptions (qui passent de 360.- à 500.- en 1993), à la suppression des bons de repas (ce qui peut sembler lointain, dans le contexte présent de notre restauration universitaire non-subsventionnée et privatisée), et également à la précarisation des travailleur.euse.s des services publics et parapublic. A titre d'exemple, les dépenses annuelles en frais par étudiant.es passent de 34'000 à 22'000 entre 1990 et 2000. Dans la deuxième partie des années 1990, dans le canton de Vaud, de nouvelles coupes budgétaires drastiques



s'articulent autour des plans Orchidée. Une réduction massive de plusieurs centaines de millions de francs est prévue: 230 millions entre 1996 et 2000, dont 18 millions pour la seule Université de Lausanne. C'est dans ce contexte que la grève d'avril 1997 voit le jour, plus particulièrement en opposition à l'avant-projet de la LUL. Les grévistes dénoncent notamment une offensive quant au fonctionnement même de l'UNIL, par un accroissement du pouvoir du Rectorat et une "autonomisation" progressive de l'université - se traduisant par exemple par une ouverture progressive à des fonds privés. Cependant, c'est également la politique de restrictions budgétaires et des "caisses vides" qui occupe le fond des revendications. Finalement, c'est parce qu'une autre université et une autre société sont défendables et imaginables collectivement que ces mouvements se maintiennent sur plusieurs semaines.

Dépasser le passé

Si la grève d'avril 1997 peut être dépeinte comme un événement anecdotique dont la portée concrète restera relative (le Conseil d'Etat ayant perpétuellement refusé d'entrer réellement en matière), elle n'en reste pas moins une source d'inspiration au vu des mouvements sociaux qui ont fleuri ces dernières années. Que ce soit sur des thématiques climatiques, féministes ou anti-racistes, diverses luttes se sont articulées autour de leur dénominateur commun: un système néolibéral et patriarcal. Si les revendications

de ces mouvements ne se sont pas encore concrétisées, loin de questionner leurs formes d'expressions, il s'agit de les légitimer. Si la grève universitaire d'avril 1997 nous apprend bien quelque chose, c'est l'importance de ne pas céder. C'est dans l'action et l'organisation collective, des réflexions en groupe de travail à la manifestation et à la grève, que nos acquis sociaux se défendent et peuvent s'étendre. S'il fallait garder une seule note de ces braves étudiant.e.s et travailleur.euse.s, c'est d'avoir concrétisé et porté une grève sur plusieurs semaines, dans une terre vaudoise généralement hostile à la contestation. Il reste possible et nécessaire de s'auto-organiser pour défendre collectivement notre futur. Il s'agira donc de garder en mémoire nos luttes passées et présentes pour nourrir nos espoirs. En bref, osons revendiquer l'impossible, car un autre monde est possible.

Les médecins se mobilisent

ENTRAIDE • Alarmé-e-s par la condition du peuple ukrainien, deux membres de l'Association des Étudiantes de Médecine de Lausanne ont organisé des récoltes de matériel de première nécessité, qu'ils ont envoyé avec l'aide du CHUV. Suivi du processus, des couloirs de l'Amphimax jusqu'à l'hôpital de Kiev.

Vendredi 11 mars à 10h, l'Association des Étudiantes en Médecine de Lausanne (AEML) achève à l'Amphimax sa troisième permanence de collecte d'affaires pour l'Ukraine. Habitée aux événements intrafacultaires, c'est la première fois qu'elle organise une telle activité. «Des contacts étudiant à l'université de Cluj et en Pologne nous ont fait part d'un réel besoin d'aide.



Les trois palettes constituées

Nous avons directement pensé à utiliser le canal du Centre Hospitalier Universitaire Vaudois (CHUV), qui livrait déjà des médicaments en Ukraine», explique Adrien Genton, à la tête de l'AEML. L'étudiant organise alors avec Sophie Jaton, la responsable de l'Office des Polycopiés de l'AEML, une semaine de récolte de matériel de première nécessité et de nourriture. Les habits, les produits sanitaires et de menstruation affluent en quantité, permettant de «remplir entièrement une armoire avec des *pampers*», relève Adrien Genton.

Trois palettes de matériel récolté

Les objets sont ensuite étiquetés en ukrainien et en anglais. Ils permettent de constituer trois palettes qui rejoignent les dafalgans, antihypertenseurs et

cathéters en provenance du CHUV. L'hôpital a été chargé par l'État de Vaud de distribuer 800'00.- d'aide à l'Ukraine. Pierre-Yves Müller, directeur de la logistique hospitalière du CHUV, a divisé la somme en un maximum d'envois distincts: «La demande évolue. Il ne faut pas oublier que les dons affluent de toutes parts, pas seulement de l'Europe», rappelle-t-il. Le convoi, dirigé par la fondation *Humanitarian for empowerment*, part le jeudi 17 mars et transite par l'Allemagne, la Slovaquie et la Pologne. Les palettes y sont séparées et distribuées dans divers convois à destination des hôpitaux de Kiev et d'Odessa. Sur



Adrien Genton

place, le matériel est délivré au personnel hospitalier ukrainien, qui est secondé par diverses organisations non gouvernementales. L'AEML a ainsi proposé aux étudiant-e-s désireux-euses de faire des dons financiers de contacter directement la Croix-Rouge. Malgré le succès de la récolte, Adrien Genton ne pense pas pérenniser la pratique:

«Notre cursus ne nous accorde que la troisième année pour participer à des activités associatives. Le comité change ainsi toutes les années, c'est compliqué de conduire des projets sur le long terme.» •

Killian Rigaux

Des produits *made in* l'Unil

CAMPUS • Les moutons de l'Université de Lausanne (Unil) gambadent dans les espaces verts depuis plus de trente ans et sont devenus les mascottes du campus. Ils servent principalement de tondeuses écologiques. Ils sont un symbole de la biodiversité et la durabilité sur le campus. Mais quelles autres fonctions remplissent-ils?

Introduits sur le campus dans les années 1990, à la suite d'un plan économique de l'État de Vaud, les moutons ont d'abord eu comme but de réduire les dépenses publiques. L'université avait alors choisi de ne pas renouveler les postes de jardinier-ère-s et de les remplacer par des moutons, une option moins chère que les machines. En échange, les berger-ère-s, devenus salarié-e-s de l'Unil, ont pris en charge l'entretien des vastes pelouses du campus et ont veillé à l'entretien du troupeau. La première fonction des moutons est donc bien de «tondre la pelouse». Une fois accompli leur rôle de tondeuse, ils sont également destinés à la consommation. La laine, collectée elle aussi, a été employée de diverses manières, pour des projets d'étudiant-e-s, isoler des maisons ou confectionner des couettes. Malgré ces différents usages, il a parfois fallu la détruire tant elle était abondante.

Valoriser la laine des moutons

Depuis peu, une entreprise suisse a décidé de valoriser la laine en l'utilisant pour fabriquer des chaussures. Baabuk est une entreprise spécialisée dans les baskets, les feutres et les chaussons en laine. Ses fondateur-ice-s, Galina et Dan Witting, respectivement ancien-ene-s étudiant-e-s de l'Unil et de l'EPFL, sont particulièrement attentif-ve-s aux enjeux environnementaux et sociétaux. Leurs chaussures sont fabriquées au Népal avec de la laine de Nouvelle-Zélande et conçues en Suisse. En constante recherche de matières premières, le couple s'est décidé à se fournir en



laine universitaire pour fabriquer des chaussures. La laine est ensuite envoyée au Portugal, où elle est travaillée à la main sur des machines pour être transformée en chaussures, mises en vente depuis le début du mois.

La laine est envoyée au Portugal, où elle est travaillée à la main

Les moutons du campus sont polyvalents. Ils remplissent un rôle écologique dans la préservation des terrains du campus et évitent l'utilisation de machines polluantes, tant en bruit qu'en émissions de CO2. Une fois que l'animal a rempli son devoir, il peut être consommé pour sa viande et sa laine utilisée pour créer des vêtements. Le mouton est donc une ressource durable, qui peut être exploitée dans le respect de l'environnement.

La préservation de la biodiversité

Une attention particulière est portée au campus de Dorigny, afin qu'il n'impacte pas négativement la nature dans laquelle il s'inscrit. Les espaces verts servent de lieu d'expérimentation pour l'agroécologie: entre autres démarches, pas de produit chimique, économie d'énergie par l'utilisation des moutons pour la tonte conservation de la biodiversité par la culture des haies vives aptes à accueillir oiseaux et petits animaux. Même les abeilles sont au cœur de la biodiversité universitaire. L'Unil abrite plus de septante-cinq ruches, entretenues pour assurer la pollinisation du campus, produire du miel et préserver la biodiversité. À l'avenir, le campus pourrait devenir un véritable vivier de permaculture, contribuant ainsi à la préservation de son patrimoine naturel, humain et social. Un élan écologique nécessaire, auquel sa mascotte laineuse fut l'une des premières à participer. •

Yasmin Rosario

L'autorité parentale à la loupe

FAMILLE • L'autorité parentale est à la fois une notion juridique et une situation de fait. Dans la grande majorité des cas, elle est exercée conjointement par les deux parents. Dans des situations de crise, elle se retrouve souvent au cœur du conflit.

Petit retour sur l'histoire de l'autorité parentale: de l'adoption du premier Code civil suisse en 1907 jusqu'en 1976, au sein d'un couple marié, le père avait l'ascendant sur le sort des enfants. Ce n'est qu'après 1976 que la doctrine juridique a commencé à parler d'«autorité parentale». Le terme auparavant en usage était celui de «puissance paternelle» – démontrant bien par la même occasion la vision très traditionnelle de la société de l'époque. Par la suite, un équilibre s'est instauré dans le mariage entre les deux parents. Cependant, en cas de divorce ou de parents non mariés, l'autorité parentale était exclusivement attribuée à l'un des parents. Elle revenait presque systématiquement à la mère, au détriment du père. Ce n'est qu'en 2013 que l'autorité parentale conjointe est devenue la règle.

Une définition large

Que signifie donc le terme «d'autorité parentale»? Il s'agit de définir le sort de l'enfant mineur·e et de régler toutes les questions qui y sont relatives. Cela inclut l'éducation, le domicile de l'enfant, la gestion de ses biens et sa représentation envers les tiers. Les parents ont à la fois des droits et des devoirs: ils-elles doivent subvenir aux besoins du·de la jeune et ont une grande liberté de décision. Cependant, toutes ces actions sont placées sous l'égide d'un principe supérieur, d'un intérêt à tout le temps avoir en tête: le bien de l'enfant. Notion indéterminée et intangible, elle est souvent au cœur de conflits houleux dans des familles en mésentente. Cependant, les parents ne sont pas tout-puissants et certaines limites

à l'autorité parentale ont été fixées par la loi. En effet, l'enfant, même mineur·e, bénéficie d'un certain nombre de droits dit «strictement personnels» que lui ou elle seul·e peut exercer. Il s'agit par exemple de pouvoir décider de subir un acte médical particulier, dès lors que l'enfant a la capacité de discernement (fixée autour des douze ans). Le fruit du travail de l'enfant, comme son revenu, est également à sa libre disposition. Certains droits ne peuvent être exercés par lui-elle seul·e qu'à partir de sa majorité: comme entre autres faire un testament ou se marier.

Un lien social parfois compliqué

Les relations entre les parents et l'enfant sont parfois tumultueuses, le

plus souvent encore à l'adolescence. Mais c'est parfois bien plus tôt que les conflits entre les parents et les enfants sont nocifs à l'enfant: une étude de 2011 de l'Université de Neuchâtel a montré que la courbe des divorces atteint son pic lorsque le dernier enfant de la famille a entre 3 et 5 ans. Or, pour un·e si jeune enfant, se retrouver déstabilisé par un changement brutal de cadre de vie (garde alternée, etc.) peut le-la marquer profondément. Une telle source de stress peut l'exposer à des traumatismes qui le-la suivront jusqu'à l'âge adulte et qui mèneront plus tard à des problèmes tels que la peur de l'abandon ou encore la difficulté à faire confiance aux gens. •

Marine Fankhauser

Un sommeil qui chatouille

SENSORIALITÉ • Qu'est-ce que l'ASMR? Ce sont des petits bruits en tout genre, des chuchotements, un frottement. Amplification du sensible, elle est à la base d'une méthode de relaxation qui fait désormais des millions d'adeptes dans le monde.

Autonomous Sensory Meridian Response est le nom complet d'une pratique plus communément appelée ASMR. Destinée à la relaxation, elle peut comporter des stimulus visuels, auditifs ou tactiles. Ils déclencheraient des picotements dans le crâne et de petits frissons le long du corps, générant ainsi une sensation de bien-être et de relâchement. Très souvent, celles et ceux qui ont l'habitude de regarder des vidéos d'ASMR le font souvent le soir, pour s'endormir plus rapidement.

Histoire et origines

Tout commence en 2009, lorsqu'une vidéo de chuchotement fut publiée sur YouTube. Celle-ci devient virale, mais ce n'est qu'en 2010 qu'on lui attribua le nom d'ASMR. Ce terme fut donné par Jennifer Allen dans un forum de discussion et de conseil santé américain. Des années plus tard, ce phénomène a gagné en popularité jusqu'à devenir un des plus

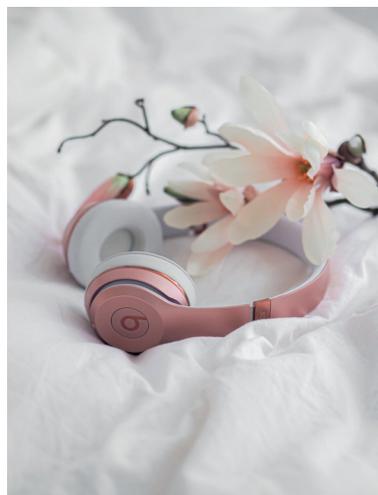
recherchés sur les réseaux sociaux. Toutefois, cette pratique ne fait pas l'unanimité; un bon nombre de personnes n'y éprouve aucun plaisir. Bien au contraire, cela les agacerait. Comment expliquer ces deux avis si opposés?

Ambivalences sur son efficacité

En réalité, il n'y a pas encore de réponse exacte à cette question. Il fallut attendre près de vingt ans pour que la première recherche scientifique voie le jour sur le sujet. Elle fut menée en 2018 par Giulia Poerio, une psychologue anglaise.

Elle peut comporter des stimulus visuels, auditifs ou tactiles

Lors de ses expériences, elle n'eut comme sujet que des personnes qui se disaient sensibles à la pratique.



Elle découvrit tout de même des effets bien réels sur ces individus. Le rythme cardiaque diminue, la conductivité électrique de la peau augmente et cela presque tout le temps. La même année, d'autres chercheurs utilisèrent l'imagerie par résonance magnétique (IRM) dans leurs études.

Ils ont pu constater une augmentation de l'activité cérébrale dans la zone des récompenses et celle des émotions principalement.

Il fallut attendre près de vingt ans pour que la première recherche

Toutefois, leurs sujets s'étaient également annoncé·e·s comme amateur·trice·s d'ASMR. D'autres psychologues mettent en garde sur les effets thérapeutiques de cette pratique, car il n'y a encore rien de concret. Il serait donc dangereux de l'utiliser comme auto-thérapie face à de réelles maladies telles que la dépression ou les troubles anxieux. Bien que certain·e·s se disent moins stressé·e·s au quotidien, rien n'indique une potentielle guérison. •

Karen Ruffieux

Réconforter des jeunes

JEUNESSE • Diverses associations et collectivités existent pour épauler les jeunes individus. En particulier lors de l'adolescence ou d'un-e adulte en devenir, les interrogations sur la foi par exemple commencent à émerger. Enquête auprès de PASAJ, actif dans le canton de Vaud.

L'origine biblique

L'association PASAJ est active depuis une dizaine d'années au sein du canton de Vaud. Elle est décomposée en plusieurs départements qui séparent les diverses régions de la terre vaudoise. Les personnes qui travaillent dans les différents départements sont des agent-e-s pastoraux-ales ou plus généralement des aumônier-ère-s. À l'origine, dans la tradition chrétienne, les personnes chargées de l'aumônerie, c'est-à-dire de faire vivre des expériences ecclésiales, étaient des hommes et surtout des prêtres. Ils avaient alors pour but d'assurer les célébrations religieuses au sein des églises, mais aussi d'assurer une présence de l'Église auprès des écoles. Depuis 1950-60, avec le déclin de l'intérêt pour la formation théologique il a été nécessaire de remplacer ces prêtres par d'autres individus qui seraient présent-e-s pour assurer ces services notamment dans les établissements scolaires. Voilà ce qui explique qu'aujourd'hui on parle plutôt d'aumônier-ère-s. Mais pourquoi avoir intitulé cette organisation avec le nom de PASAJ? Alain Ulrich, agent pastoral en animation jeunesse dans le collectif explique que cela est «lié aux rites et divers sacrements comme le baptême, ou encore le mariage que nous traversons dans notre existence en tant qu'individus». Mais ce qu'il est important de souligner, selon Alain Ulrich, c'est que ces rites et bifurcations dans notre parcours de vie ne sont pas nécessairement liés à notre attachement pour la religion. Nous devons aussi prendre en compte des moments clés comme l'adolescence ou la transition vers l'emploi post-études.

Débattre des difficultés et des questions du sens de la vie

L'objectif de PASAJ est donc d'accompagner la jeunesse (entre les 14-26 ans) dans la réalité spirituelle, mais aussi humaine. Il s'agit donc d'accompagnements différents; moments de prières et/ou célébrations proposées, mais aussi temps d'accueil et espace d'écoute avec

des entretiens individualisés ou encore des discussions collectives autour de thématiques contemporaines spécifiques. «Ce qui est crucial, c'est de répondre aux différents besoins, tout en discutant ensemble ce qui nous permet alors d'avancer», déclare Alain Ulrich. Il ajoute: «Cela nous permet d'aborder et de débattre des difficultés et des questions du sens de la vie».

Déclin inévitable de la foi?

A juste titre, nous pouvons nous interroger sur le peu, voir l'inexistence de la foi chez de nombreux individus notamment aujourd'hui. Ce changement sociétal a commencé au cœur du 19^e siècle. L'évolution des sociétés a conduit à un retrait progressif de la religion de manière générale pour laisser place à des instances plus axées sur d'autres types de connaissances comme l'exten-



Histoire d'une destinée

A priori, rien ne prédestinait Alain Ulrich à s'intéresser à une carrière théologique. Cet homme de 38 ans a pourtant eu une révélation durant son enfance alors qu'il accompagnait sa grand-mère très pieuse dans une église de Saint-Gall, son canton natal. Cette femme faisait régulièrement des adorations et offrandes. Le petit garçon quant à lui se contentait d'y laisser en offrande des jouets dont il ne se servait plus. C'est à l'adolescence qu'il a réellement ressenti ce besoin de reconnecter avec la foi et l'au-delà. Après une formation dans le domaine du stylisme, M. Ulrich s'est tourné vers une formation en ministère à Fribourg. «Je me rends compte aujourd'hui qu'être au service des autres cela permet d'être heureux et plus épanoui», confie-t-il.

sion du champ scientifique. Selon Alain Ulrich, le socle de la religion a depuis les 50 dernières années été ébranlé à sa base même. Ceci pourrait en outre s'expliquer par des abus de pouvoir, mais aussi les scandales sexuels dont on parle actuellement qui relatent des événements ayant eu lieu il y a de nombreuses années. «Le mouvement religieux est fortement remis en cause», se désole Alain Ulrich. À cela s'ajoutent aussi les «effets pervers» de ce monde hyperconnecté et éphémère qui nous entoure en permanence. Nous prenons plus assez de temps pour écouter autrui, mais parfois aussi nous écouter soi-même, ses envies, ses besoins. Ce qui peut conduire au renfermement, à l'isolement, voire à l'exclusion sociale. •

Jessica Vicente

Chronique polémique

De la couleur?

Et si l'on vous disait d'aller vêtu-e de blanc ou de bleu à votre prochain enterrement, le feriez-vous?

Sans doute que cette idée vous met dans l'embarras et froisserait les proches du-de la défunt-e. Vous opteriez sûrement pour une tenue obscure. Pourtant, autour du globe, nombreuses sont les cultures où le sombre n'est pas de rigueur. D'où vient cette injonction de porter des habits sombres en Occident? Qu'en est-il du reste du monde? Dans le monde occidental, porter du noir lors de funérailles est coutume depuis la Renaissance. Plusieurs explications sont avancées, mais c'est notamment avec l'apparition de la teinture noir intense, jusque-là impossible à réaliser, que les habits noirs s'imposent peu à peu lors des rituels de mort. La symbolique du noir a drastiquement changé depuis le néolithique, est associée aux ténèbres, destination à laquelle s'adressent les défunts. Mais le deuil ne se colore pas univoquement autour du globe. Au Japon, comme dans la majorité des traditions asiatiques de l'est, les obsèques se font en blanc, tonalité censée guider le mort vers la lumière et incarner l'au-delà. Dans les traditions hindoues et bouddhistes, les funérailles se font aussi en blanc, mais pour des raisons différentes; le blanc évoquerait plutôt la pureté de l'âme. En Iran, le deuil s'exprime par le bleu, couleur de l'éternité. En Chine, où les derniers adieux se faisaient traditionnellement en blanc, le noir prend peu à peu le monopole. Mais des mœurs subsistent, comme le rouge qui y est proscrit, puisqu'il symbolise le bonheur. Tout cela prouve donc bien que «s'endimancher» ne signifie pas la même chose selon où nous sommes. D'ailleurs, phénomène moins singulier qu'il n'y paraîtrait, certains proches décident de s'émanciper du noir et de sa symbolique lors d'enterrements et décident de plus en plus de «multicolorer» leurs obsèques. •

Murielle Guénette

S'armer du langage pour démocratiser la parole

ÉLOCUTION • Largement pratiqué dans la Grèce antique, l'art de manier le langage est devenu une voie d'accès aux connaissances et à l'expérience humaine. Il s'agit d'un moyen de construire son regard et son rapport au monde.

Qui dit éloquence dit «capacité à mettre en valeur un propos devant un public» (Philippe Blanchet). Tout comme un sport de combat, la parole implique le corps dans sa totalité. Il ne s'agit pas pour autant d'un combat physique. Bertrand Périer, avocat, professeur et préparateur au concours *Eloquentia*, affirme que le mot débattre exprime l'inaptitude de l'être humain au combat. La métaphore guerrière qui n'incite pas à l'agression, mais à la coopération, prouvant ainsi que l'homme se caractérise par sa capacité à communiquer sa pensée et à s'armer de la parole qu'il substitue à la force physique. Le langage se réapproprie ainsi son enjeu de cohésion sociale plutôt que de conflit, tout en tenant compte des dérives. Le film *À haute voix* (2016), souligne ces enjeux dans le but de fournir aux nouvelles générations des

instruments pour manier leur registre au gré des contextes. Aucune variante n'est privilégiée, à condition que la sincérité soit le-la protagoniste incontesté de l'élocution. Sincérité, authenticité et force de persuasion ainsi qu'une argumentation solide sont au cœur d'un discours réussi. B. Périer ne laisse aucune place à l'ambiguïté, en affirmant que l'«on repère immédiatement l'hypocrisie dans la parole. La parole purement théâtrale, insincère, esthétique ne m'intéresse pas». La parole a un potentiel thérapeutique, persuasif et introspectif non négligeable, donnant accès à la maîtrise de soi et la rencontre des autres. Au sein d'une société, «le pouvoir est une affaire de discours, pour le conquérir comme pour l'exercer» (P. Blanchet). La parole est en effet définitoire de la démocratie, mais le débat démocratique n'est concevable

que si chaque individu est en mesure d'y participer. Face à cet art oratoire, trois mots clefs semblent fondamentaux. Premièrement, le terme «Liberté» qui est l'expression ultime d'une parole qui ne se pose aucune limite de forme ou de préjugé. La notion d'«arme», conçue comme potentialité, est un élément crucial pour relever l'efficacité et l'influence qu'une bonne parole peut avoir sur un public et sur soi-même. Et le mot «démocratie» véhicule l'idée d'une cohésion sociale atteignable par l'art oratoire, d'une parole qui se lève pour exhorter tout individu au dialogue en s'assurant que tous puissent y avoir accès de droit.

Un toumoi académique

Les universités de la Suisse romande, conscientes du potentiel d'un discours éloquent, participent chaque année au

concours *Ma thèse en 180 secondes*. Rendez-vous à ne pas rater, l'édition 2022 voit dix de nos doctorant-e-s s'affronter à coup de diction, vulgarisation et persuasion. Soutenant ses candidat-e-s, l'Unil a participé le 17 mars 2022 en interne, étape incontournable pour concourir à la finale suisse qui se tiendra à Genève. Les participant-e-s, issu-e-s des différentes facultés ont trois minutes pour présenter leur sujet de recherche doctorale, de manière à toucher le plus large public possible. Clarté, concision et art de convaincre, seront la clé du succès lors de l'affrontement. Il ne nous reste plus qu'à aller les écouter, car la parole n'est bénéfique que si on lui prête attention. •

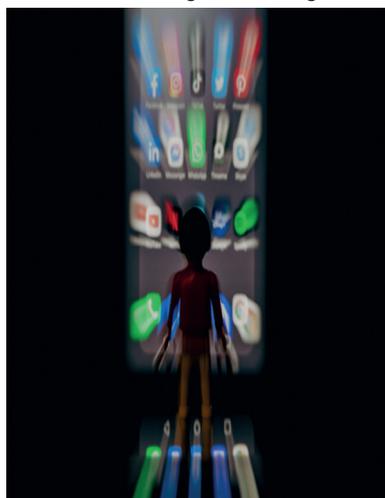
Léandra Patané

Le temps s'écoule... Et l'esprit s'écroule

RÉSEAUX SOCIAUX • Les questions s'entrechoquent et déferlent dès qu'il est question de TikTok et de la consommation excessive des réseaux sociaux. La santé mentale gagne en importance dans les discussions.

Lorsque l'on parle d'internet et de son impact sur la société actuelle, plusieurs questions se posent, notamment l'impact des réseaux sur les jeunes adultes et les enfants. Ces questionnements reviennent également lorsqu'on évoque les applications à consommation rapide comme TikTok ou Instagram. Les enfants sont un public cible. Les chaînes YouTube qui ont le plus grand nombre de vues sont de ce fait des chaînes de dessins animés pour enfants. Dès lors, l'on se pose la question sur la corrélation entre temps passé sur internet à consommer du contenu et les troubles de l'attention. L'on peut faire un diagnostic dès le plus jeune âge, car, en général, ces troubles se manifestent assez tôt pour être détectés.

de plus en plus communs. En effet, le nombre de diagnostics augmente



(BlueCross BlueShield, 2019). Certain-e-s chercheur-euse-s attribuent cela au fait que le contenu qu'on consomme se raccourcit et accélère sans cesse. De l'autre

côté, il est plutôt défendu qu'une disposition génétique et qu'un dysfonctionnement du métabolisme cérébral en serait la cause.

Le contenu qu'on consomme se raccourcit et accélère sans cesse

Lorsque l'on navigue sur le net, les algorithmes permettent à tout un chacun d'avoir des propositions de contenu à ne plus en finir et qui sera plus ou moins rapproché de ses centres d'intérêt. Mais en quoi TikTok se détache-t-il du reste des applications de réseaux sociaux? Sûrement par son offre de vidéos qui durent seulement quelques secondes et qui sont addictives pour des personnes ayant des troubles de l'attention ou d'autres formes de neuroatypie. Mais aussi par son contenu divers et infini, il

est donc plus simple de changer de sujet à chaque contenu qui n'est pas aidé par son cycle de vidéos courtes, d'environ 60 secondes ou plus, qui rend le tout addictif. Une communauté de personnes présentant un TDAH (Trouble du Déficit de l'Attention avec ou sans Hyperactivité) a surgi sur TikTok. Pour venir en aide à celles et ceux qui se questionnent, pour donner des conseils et faciliter certaines tâches de la vie de tous les jours. Une communauté fondée sur l'entraide et la bienveillance pour aussi montrer une diversité autre que les stéréotypes attribués au TDAH. Finalement ceci ramène différents questionnements tels que la destigmatisation des maladies mentales et troubles, et donc aussi la meilleure acceptation de celles-ci. •

Niko Goldmann

Et alors?

Dans les sociétés contemporaines, les troubles de l'attention semblent

La vie à l'Unil, le grand retour

REPRÉSENTER • L'une des missions de la Fédération des Associations d'Étudiant-e-s (FAE) consiste à représenter le corps étudiant de l'UNIL. Portant la voix des différentes associations représentatives, notre image doit être à la hauteur de ce rôle. Nous sommes fier-ière-s aujourd'hui de vous présenter notre nouvelle identité visuelle.



les couloirs, de prendre le temps d'admirer les affiches et de lire les diverses propositions qui sautent aux yeux des attentif-ve-s.

La FAE participe

L'une des missions fondatrices de la FAE se nomme «Informer et participer activement à la vie de l'Université» (retrouve le reste de nos missions sur notre site fae-unil.ch sous «Qui sommes-nous?»). Dans ce sens, nous participons toutes les années à la semaine contre le racisme. L'année précédente, nous avons organisé une table ronde portant sur les parcours migratoires et le rôle de la Suisse (cet échange est en libre accès sur notre page YouTube). Pour cette édition, nous avons décidé de réitérer l'expérience de la rencontre en invitant

scandale de la mort de George Floyd et la création du mouvement #Blacklivesmatter, ces questions sont à nouveau sur le devant de la scène. Lors de la semaine du 21 mars – Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale commémorant le massacre à caractère racial des manifestant-e-s contre le régime d'apartheid en Afrique du Sud –, nous tenions à informer et à prendre conscience ensemble de l'actualité de cette injustice. Puisque, comme l'écrit Arundhati Roy l'écrivaine militante indienne «on ne fera pas un monde différent avec des gens indifférents», informe-toi et ne reste pas indifférent-e afin de soutenir les victimes de ces attaques et d'agir chacun-e à notre échelle pour lutter contre les discriminations raciales.

Notre Campus

En presque deux ans complets de pandémie, les universités suisses se sont vues désertées puis réinvesties, masquées. Enfin, la fadeur de ces quatre derniers semestres s'estompe progressivement. Le campus reprend des couleurs grâce au retour des visages découverts et surtout aux événements organisés par les associations. C'est à ces rencontres que nous dédions notre article de ce mois. Tout

S'informer pour participer

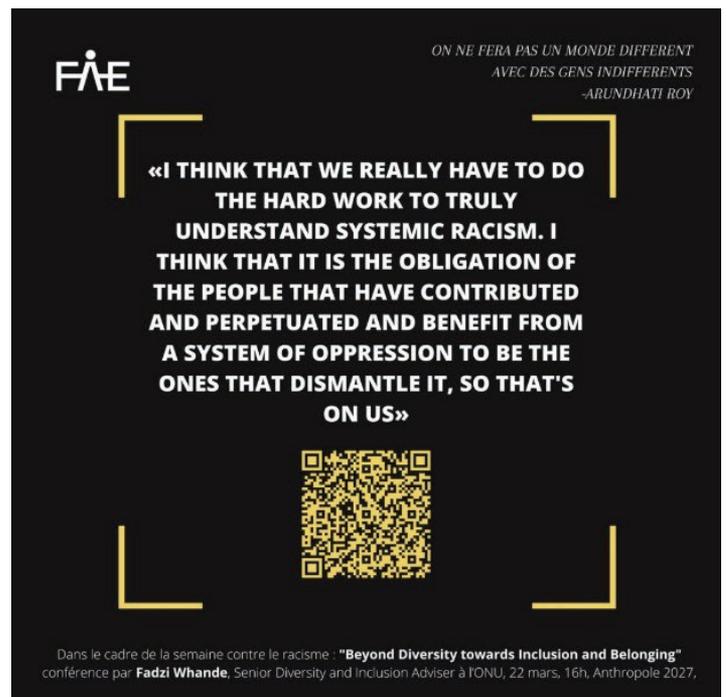
Tout événement perd son sens si personne n'y participe. Ainsi, nous te proposons plusieurs voies pour te renseigner sur ce qu'il se passe sur le campus. Le site internet de l'Université est une bonne mise en bouche. Son calendrier (également présent sur l'application CampusUnil) regroupe les prestations fournies par l'Université elle-même ou le corps enseignant. Conférences, ateliers et autres rencontres stimu-

lantes s'organisent par date dans cet agenda virtuel. Les informations sur les événements moins sérieux tels que ceux prévus par les associations se trouvent ailleurs. En effet, les différentes associations représentatives



peuvent à nouveau se retrouver autour d'un verre sans devoir quitter leur lieu de formation. Le centre sportif a également pu rouvrir ses cours à chaque personne intéressée sans aucune restriction encombrante.

et non-représentatives relaient souvent leur contenu propre sur leurs pages Instagram. La FAE partage parfois ceux qui concernent l'ensemble du campus. La dernière option est d'ouvrir les mirettes dans



Fadzil Whande, *Senior Diversity and Inclusion Adviser ONU Human rights*, pour une conférence personnelle sur la thématique de la diversité et de l'inclusion.

Des stickers aux différentes conférences, dont celle proposée par la FAE le 22 mars, en passant par le site servant à te rediriger vers d'autres sources, les moyens d'information sont divers. Eveillons-nous. •

Semaine contre le racisme

La discrimination raciale fait encore partie du quotidien. Depuis le

Joaquin Mariné Piñero
Votre chère FAE

À la rencontre de Matteo Salvatore

INTERVIEW • Alors que Matteo Salvatore est actuellement étudiant en Lettres, il est aussi, dans son temps libre, un jeune talent d'écriture. Récemment gagnant du troisième Prix de la Sorge 2021, c'est à l'occasion de la publication de son premier roman intitulé *Larmes de renard* que *L'auditoire* est allé à sa rencontre. Qui est cet étudiant-écrivain?

Quelle est la trame de ton roman?

C'est un polar qui se déroule entre Vevey et Aigle. Il se passe un meurtre violent et les policiers retrouvent sur la maison de la porte un renard cloué. Il y a donc une enquête de police qui se déroule à Vevey.

Comment as-tu eu l'idée de l'élaborer?

J'aime bien écrire de la fiction et je me suis dit qu'un jour, ce serait bien que j'essaie d'écrire un gros projet, plutôt que des petites nouvelles.

Comment s'est passée la rédaction?

J'ai commencé par faire un plan de la trame avec l'intention de le suivre, mais je n'ai réussi à respecter que les trois premiers points. J'ai donc changé d'approche et y suis allé au feeling. J'ai mis longtemps à avoir le déclic par rapport à un certain événement de mon roman,



©Gustave Deghliage

Est-ce que tu as eu des inspirations particulières?

Je pense que j'ai été très inspiré par les polars que j'ai lus. Pour l'ambiance de la brigade avec la cheffe policière, je pense avoir été imprégné par les romans de Fred Vargas. Disons que ma trame ne ressemble pas aux siennes, mais les dynamiques se rapprochent.

Comment s'est passée la prise de contact avec ta maison d'édition?

J'ai simplement envoyé un mail aux éditions locales *Plaisir de lire*. Cela a pris un peu de temps pour avoir une réponse, mais ils-elles ont été les premier-ère-s à me répondre, j'ai donc décidé de travailler avec eux-elles. J'ai ensuite pu suivre tout le processus d'édition. C'est quelque chose qui te fait mûrir par la même occasion, c'est ça qui est génial. Il y a eu une impression d'environ 800

exemplaires du roman et il va être vendu à Payot et Basta.

Pourquoi as-tu choisi Basta pour ta dédicace?

Je me suis dit que cela pourrait être sympa de faire une séance de dédicaces à Basta, étant donné que j'étudie ici, à l'Anthropole. Cela aura donc lieu le 7 avril de 14h à 16h. •

Propos recueillis par Ylenia Dalla Palma

Retrouvez l'interview complète sur l'auditoire.ch

Pour en savoir plus sur l'auteur www.matteosalvatore.ch

Little Step: un petit pas vers le bénévolat

BENEVOLAT • La crise sanitaire a impacté de manière négative les activités bénévoles au sein des associations ainsi que la sociabilité des jeunes. Aujourd'hui, peut-on espérer de meilleurs jours pour ces thématiques?

Après plus d'un an et demi de pandémie COVID19 où les relations sociales ont été plus que mises à mal, voilà enfin le retour à la normalité. Or, nous pouvons observer dans nos sociétés contemporaines que les jeunes ont de plus en plus de peine à sociabiliser au niveau local et physique. La pandémie mondiale de coronavirus n'a fait qu'aggraver cet aspect. Il est temps aujourd'hui de remédier à cette situation. Y a-t-il plus belle occasion que de s'engager bénévolement dans une association?

Un bénévolat horizontal

Lorsque nous évoquons le bénévolat, la pratique courante consiste à penser en termes de motivations altruistes. Cette perspective met ainsi l'accent sur une relation d'aide dépendante. Cependant,



©Little Step

le bénévolat contemporain se définit plus en termes d'entraide horizontale. Par ailleurs, selon l'Observatoire suisse du bénévolat, «l'aide» et «le plaisir» sont cités à la même fréquence comme principales motivations à s'engager dans le bénévolat. En outre, donner du temps aux autres s'est avéré être une source puissante de bien-être pour soi-même.

Créer du lien pour aider

Cette perspective bidimensionnelle du bénévolat a inspiré une nouvelle initiative sociale basée à l'Unil: l'association Little Step qui a été créée par une doctorante de l'Unil et une chercheuse de l'EPFL. Le projet a été soutenu par l'accélérateur Ucreate3 du HUB entrepreneuriat ainsi que par le Clinton Global Initiative University. Little Step vise à apparier des étudiant-e-s avec des jeunes en difficulté afin de créer des liens d'accompagnement et mentorat pour la durée d'environ une année académique. Ceux-celles-ci peuvent ainsi partager ou découvrir une nouvelle activité avec leur mentor, que ce soit dans le domaine de la science, de l'art, ou encore du sport. Cela leur permettra ainsi d'élargir leurs horizons. Chaque dyade mentor-mentoré-e se compose

d'un-e étudiant-e et d'un-e jeune (entre 10 et 17 ans). Le concept de mentorat et d'accompagnement, nommé «Big Brother Big Sister» est très populaire dans d'autres pays, mais peu connu en Suisse. L'association est actuellement à la recherche de mentors pour les jeunes de la commune de Chavannes-près-Renens. Les activités entre le mentor et le-la mentoré-e se feront surtout au Vortex Coffee&Food, ainsi que dans différents espaces sur le campus ou sur la commune avoisinante. Un petit budget sera alloué au-la mentor pour les besoins et les activités proposées. •

Adar Hoffman et Kim Yen Huynh
Pour plus d'informations:
<https://littlestep.ch/>
Ou sur Instagram: @littlestep.ch

LIVIA: soutien à la perte d'un·e proche

ASSOCIATION • Depuis quelques années, un nouveau format d'interventions psychologiques en ligne est de plus en plus utilisé. Suivant cette tendance, une équipe de recherche lausannoise vous propose de découvrir le premier programme francophone en ligne destiné aux personnes qui rencontrent des difficultés à surmonter la perte d'une personne proche.

Au cours de notre existence, nous pouvons expérimenter plusieurs types de deuils, notamment à la suite d'une séparation ou d'un décès. Souvent décrits comme des expériences très douloureuses, ces deux types de perte peuvent engendrer des réactions similaires, comme la survenue de pensées intrusives, des ruminations, un évitement de certaines situations ou lieux rappelant la personne perdue, des perturbations du sommeil ou encore un sentiment d'être perdu·e. Sur le long terme, ces difficultés peuvent générer une souffrance importante et empêcher d'aller de l'avant. Beaucoup de gens arrivent à gérer ces deux types d'événements, à avancer et retrouver une vie épanouissante sans la personne perdue. Or, pour certaines personnes, le processus de rétablissement est plus compliqué et la volonté à aller de l'avant, le temps ou le soutien de l'entourage ne sont plus suffisants. Leur quotidien est fortement impacté et il est alors recommandé d'avoir recours à un soutien professionnel. Cependant, la majorité des personnes endeuillées ne font que très peu appel à une aide extérieure.

Pour certaines personnes, le processus de rétablissement est plus compliqué

D'un côté, il peut être particulièrement délicat d'aborder certains aspects de la perte, notamment chez celles et ceux qui craignent d'être stigmatisé·e·s par rapport, par exemple, au suicide de leur proche, et de l'autre côté, peu de professionnel·le·s sont capables de répondre à la demande en raison du manque de formations et de thérapies spécifiques aux deuils difficiles.

Un suivi psychologique en ligne
Depuis quelques années, et plus particulièrement depuis la pandémie de Covid-19, un nouveau



format d'interventions psychologiques gagne en popularité.

Ce programme aide à surmonter la perte suite à une séparation ou un deuil

Accessibles à un large public, et ce depuis n'importe où, les interventions en ligne sont tout aussi efficaces qu'une intervention en face-à-face à condition qu'il y ait un suivi thérapeutique via un e-mail, un appel téléphonique ou un appel vidéo. En suivant cette tendance, plusieurs interventions en ligne traitant les deuils difficiles ont vu le jour et ont démontré des résultats très encourageants. Ces interventions permettent à la fois de transmettre des informations importantes et utiles sur le processus de deuil et d'offrir aux participant·e·s des pistes et outils très concrets pour agir dans leur quotidien. Cependant, la plupart des programmes créés ne sont pas disponibles en français. Pour pallier ce manque, une équipe de recherche de l'Université de Lausanne, dirigée par Dr. Anik Debrot et Prof. Valentino Pomini, a minutieusement travaillé sur la traduction d'une intervention en ligne germanophone: LIVIA (développée par Jeannette Brodbeck et collègues).

Cette dernière présentait de nombreux avantages tels qu'un contenu accessible sur une plateforme en ligne, des e-mails hebdomadaires personnalisés et, plus important encore, ce programme était destiné aux personnes qui rencontraient des difficultés à surmonter la perte d'une personne proche, à la suite d'une séparation ou d'un décès.

Il s'agit de mieux comprendre ses réactions face à la perte

Compte tenu des différents éléments communs à ces deux types de perte, il était pertinent de pouvoir les inclure ensemble dans une intervention traitant le rétablissement d'un deuil difficile. Grâce à cette intervention d'une durée de trois mois, les participant·e·s disposaient des informations pour mieux comprendre leurs réactions face à la perte, des outils pour se sentir mieux ainsi que d'un soutien individualisé par e-mail à la demande.

Évolution du programme

Le programme LIVIA a été administré pour la première fois en Suisse romande en 2018 et, malgré l'absence d'un soutien individualisé par e-mail dans cette première version, les résultats démontraient déjà une diminution des symptômes de

deuil. Depuis, une nouvelle version de cette intervention a été créée et propose de nombreux changements, notamment en termes de contenu, de design et d'accompagnement par e-mail.

Les résultats montrent une diminution des symptômes de deuil

Cette intervention sera disponible dès la mi-avril et fera l'objet d'une recherche. Les données de cette dernière permettront de comparer l'efficacité des deux versions du programme LIVIA, et ainsi de contribuer à la recherche, ainsi que la prise en charge des deuils difficiles.

Surmonter la perte grâce à LIVIA

Si vous avez perdu une personne proche ou vous êtes séparé·e/ divorcé·e depuis plus de 6 mois et avez de la peine à surmonter cet événement, nous vous proposons de rejoindre le programme LIVIA afin d'avoir accès gratuitement à l'une des deux versions de ce dernier. Vous disposerez ainsi des clés pour vous rétablir de votre perte. •

Joana Correia pour l'équipe LIVIA

Plus d'informations et inscription sur : <https://psyconsultonline.ch>

Bouger au rythme des accords

MUSIQUE • La musique prend une place importante dans le quotidien de beaucoup d'entre nous, que ce soit le trajet pour le travail ou lors d'une soirée entre ami-e-s. Or, elle semble prendre une importance particulière pour les sportif-ve-s qui sont souvent casque sur les oreilles. Pourquoi la musique est-elle si importante pour l'activité sportive?

La musique est omniprésente dans nos vies, qu'on l'écoute pour se détendre, s'amuser, accompagner un moment de bonheur ou de tristesse. Avant même de naître, les bébés alors encore au stade de fœtus sont extrêmement sensibles aux sons du monde extérieur, et se présentent alors comme naturellement réceptif-ve-s à la musique plutôt qu'aux stimulations verbales. La musique, définie comme l'art qui permet à l'humain de s'exprimer par l'intermédiaire des sons, semble affecter et modifier notre perception de l'instant. Ce processus en apparence simple est en réalité bien plus complexe. Il est en effet le processus de mécanismes qui se déroulent à l'intérieur même de notre cerveau.

La musique est l'art qui permet de s'exprimer en sons

Il ne fait aucun doute qu'en écoutant de la musique, ce sont les zones du cerveau habituellement consacrées au mouvement qui s'activent. Alors, la musique est-elle l'art qui propulse les sportif-ve-s au-delà de leurs limites?

La musique de l'Antiquité à nos jours

Reconnue depuis l'Antiquité pour ses effets thérapeutiques, la musique est considérée par certaines cultures comme une science sacrée. Déjà à cette époque, les philosophes y voyaient un élément fondamental de la société. Pour Platon, la musique a une influence considérable sur l'âme. Son grand pouvoir sur cette dernière lui vient du rapprochement que faisaient les philosophes grecs entre musique et astronomie. Se fondant sur la théorie des nombres de Pythagore, la musique était alors régie par les mathématiques, tout comme l'étaient les sphères célestes. Les savants de l'Antiquité lui conféraient donc une dimension arithmétique, et par là-même, une



dimension proprement harmonieuse. En effet, les astres se déplacent selon les scientifiques de l'époque de manière parfaite, en atteste la physique. Partant de cela, les chinois au V^e avant J.-C. ont découvert que chaque organe interne de notre corps vibre à un rythme qui lui est propre et donc, par conséquent, que chacun d'eux est sensible aux sons de même fréquence. Ainsi, c'est bien sur tout notre corps que la musique agit.

La musique est considérée dans certaines cultures comme une science sacrée

Finalement, au XX^e siècle, une nouvelle thérapie fait son apparition sur la base de ces découvertes anciennes: la musicothérapie. Cette dernière utilise la musique afin de communiquer avec une personne et agir sur sa santé mentale, physique et émotionnelle.

Au rythme de la musique

Des expériences menées dans le monde entier démontrent que la musique agit favorablement sur notre corps. Dans le domaine sportif tout particulièrement, la musique semble améliorer les performances, aider à la concentration et à supporter la douleur. En effet, lorsque le-la sportif-ve se sent fatigué-e ou manque de

motivation, la musique peut l'aider à se mettre en condition. Qui n'a jamais remarqué les coureur-euse-s de sprint, casque sur les oreilles avant une compétition? La mélodie dans leurs oreilles leur permet de se mettre dans leur bulle à eux-elles et de ne pas en sortir. Selon une étude du Dr. Coostas Karageoghis dans son livre «Inside Sports Psychology», le fait d'écouter de la musique avant de s'entraîner agit comme un stimulant qui augmente la confiance en soi et actionne même la circulation sanguine. La musique peut également être bénéfique durant l'échauffement. Il a en effet été révélé que le fait d'écouter de la musique dont les BPM (battements par minute) augmentent au même rythme que le rythme cardiaque du-de la sportif-ve assure un échauffement plus efficace qu'un échauffement silencieux.

Elle permet de se mettre dans sa bulle

Écouter de la musique durant l'entraînement en lui-même peut également améliorer les performances sportives. Une étude menée sur des triathlètes qui s'entraînent sur des tapis de courses a démontré que la musique avait chez eux-elles des effets bénéfiques tant au niveau physiologique, à savoir sur le taux de l'acétate et la consommation d'oxygène, que psychologique. Finalement, la musique après une séance permet un doux

retour au calme, en réduisant le taux d'hormones de stress telles que le cortisol. Elle permet également de diminuer la fréquence cardiaque ainsi que le rythme de la respiration, permettant ainsi à l'oxygène d'atteindre plus facilement les muscles.

Plus qu'un bruit de fond

Ainsi, la musique n'a pas que rôle de divertissement dans le sport. Elle est tout à la fois stimulant, calmant, vecteur de concentration, mais aussi de rassemblement. Pensons seulement à tous ces hymnes de compétitions de football qui animent tant les joueur-euses que le public, ou encore le-la sauteur-euse en longueur qui demande des acclamations pour s'encourager. Finalement, il s'agit d'un sentiment ou d'une émotion qui s'inscrit dans les muscles alors boostés par la dopamine.

La musique touche chaque fibre de l'athlète

La musique n'est pas que bruit de fond dans les oreilles du-de la sportif-ve, elle entre en lui-elle et impacte chaque fibre de son corps, tout comme de son âme. Voici l'importance de la musique pour le sport. •

Ylenia Dalla Palma

Le ski alpin, un *made in* Stöckli?

SKI • Dans l'imaginaire collectif, la Suisse est souvent considérée comme la nation du ski alpin. Pour distinguer le mythique de l'historique, il faut remonter aux origines de l'édification de la Suisse comme reine de la glisse.

Les plus anciennes paires de ski sont vieilles de 5000 ans, mais on ne peut pas faire remonter la passion de ce sport alpin aux fabuleux Lacustres, décrits comme nos ancêtres originels jusqu'au XX^e siècle. Les premier-ère-s adeptes du schuss n'étaient pas non plus les Helvètes, comme Guillaume Tell n'était pas le premier adhérent de la Fédération Suisse de Ski. N'en déplaise à notre sentiment patriotique, ce n'est qu'au XIX^e siècle que la pratique sportive du ski est importée de la Scandinavie à la Suisse. Les moniteur-ice-s étaient alors norvégiens-ienne-s. Dans les années 1870, les stations de sports d'hiver telles que Gstaad ou Davos étaient très fréquentées par de nombreux-euses touristes britanniques, c'est donc naturellement que



le ski, discipline en plein essor, est devenu un incontournable des sports d'hiver.

Du plaisir familial...

Avant la Première et la Seconde Guerre mondiale, le ski demeurait un plaisir réservé aux familles fortunées. Malgré un tourisme qui battait de l'aile dans les années de guerre, un engouement politique et économique autour du ski est né, notamment par

rapport à son accessibilité. Au milieu du XX^e siècle, le ski était devenu un classique du cursus scolaire et les familiaux séjours au ski se sont popularisés. Dès la période d'après-guerre, ce sport faisait l'objet d'une importante propagande, tant des milieux politiques que de l'industrie du tourisme.

...à l'industrialisation du ski

Puis, dans les années 1970, les athlètes suisses ont remporté bon nombre de compétitions internationales. L'épisode des Jeux olympiques de 1972 à Sapporo a ouvert un âge d'or. À cette époque de grands succès, les associations firmes-skieurs battaient leur plein. Ovomaltine, Crédit Suisse, Milka... de nombreux marques ont créé un

maillage entre sport et économie. Par la suite, cette période a été remplacée par l'âge de la concurrence. Nouvelles pratiques, rivalité avec le football et le tennis, baisse du nombre de médailles décrochées... Divers facteurs expliquent une baisse de l'engouement populaire pour la descente alpine. Le ski est désormais banalisé, même s'il reste l'une des cinq activités physiques favorites des Suisse-esse-s, selon le rapport Sport Suisse 2020. En étant 35% dans ce pays à pratiquer la glisse régulièrement, notre nostalgique imaginaire national devrait revoir où en sont les pioupiou et leur piquer du bâton... •

Benoît Mendez

Peut-on se lever et élever?

MATERNITÉ • Est-ce que le sport est l'une de ces nombreuses choses dont on devrait priver les personnes enceintes? Est-ce que l'activité physique augmente les risques durant la grossesse et l'accouchement? Tout cela ne serait-il qu'un mythe?

Il existe deux écoles chez les personnes enceintes: celles qui cessent la pratique du sport et celles qui trouvent cette dernière bénéfique pour leur santé et celle de leur bébé. Selon l'Hôpital de La Tour (Genève), la deuxième perspective serait plus correcte, tant que l'activité physique est adaptée à la grossesse. Sa pratique est associée avec plusieurs avantages physiques, métaboliques et psychologiques. Cela se constate avec certaines athlètes qui continuent à pratiquer du sport, par exemple la boxeuse Estelle Mossely. En 2019 elle annonce la future arrivée de son deuxième enfant tout en déclarant qu'elle va continuer à s'entraîner tout de même de manière appropriée. Donc, le sport ne devrait pas être perçu comme une limite à ne pas dépasser pour les mères.

Bien-être et grossesse

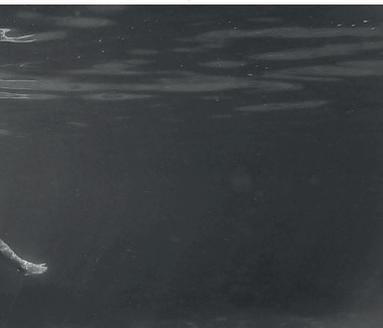
Il est recommandé de continuer à bouger, cependant en gardant la raison. Malgré l'exemple de Mossely cité plus

haut, il est plutôt déconseillé d'exercer des activités potentiellement dangereuses durant la grossesse. Le but consiste à éviter de courir des risques non-nécessaires, comme les chutes et tous genres de chocs. Il faut aussi s'as-



surer de ne pas travailler les mauvais muscles, comme le plancher pelvien ou les abdominaux superficiels – ces derniers vont de toute façon se déformer pour faire de la place au bébé. Le principal est de ne pas chercher à se surpasser mais plutôt de rechercher le bien-être à travers l'activité physique. Pour les

personnes enceintes, il est important de se focaliser aussi sur la santé mentale, étant donné que leur expérience peut s'avérer être difficile, notamment avec les changements hormonaux, ainsi que l'attente de l'anxiogène accouchement.



Pourquoi le yoga?

Lorsqu'il faut choisir un sport, les médias aiment représenter les femmes enceintes pratiquant le yoga, mais quelles sont les spécificités de cet exercice? Cette association est expliquée par l'existence du yoga prénatal: une adaptation spécifique, qui sert à guider le

corps des femmes à travers leur grossesse. Cette version du yoga prend en compte la présence du bébé dans le corps de la personne et le fait que le poids du ventre peut impacter la posture. Les exercices visent un soulagement du dos qui doit soutenir quelques kilogrammes supplémentaires. Dans le dernier trimestre, l'objectif du yoga prénatal est de préparer l'étape finale de la grossesse: l'accouchement. C'est alors que la mère travaille sa respiration pour réussir à se détendre au moment fatidique. Ainsi, le sport ne devrait pas être rayé de la liste des choses que les femmes enceintes peuvent faire. Lorsqu'exercé de manière responsable, il n'est pas nocif à l'enfant et peut même aider la mère dans cette période difficile. Comme dit le dicton: un enfant sain dans un corps sain! •

Natalia Montowtt

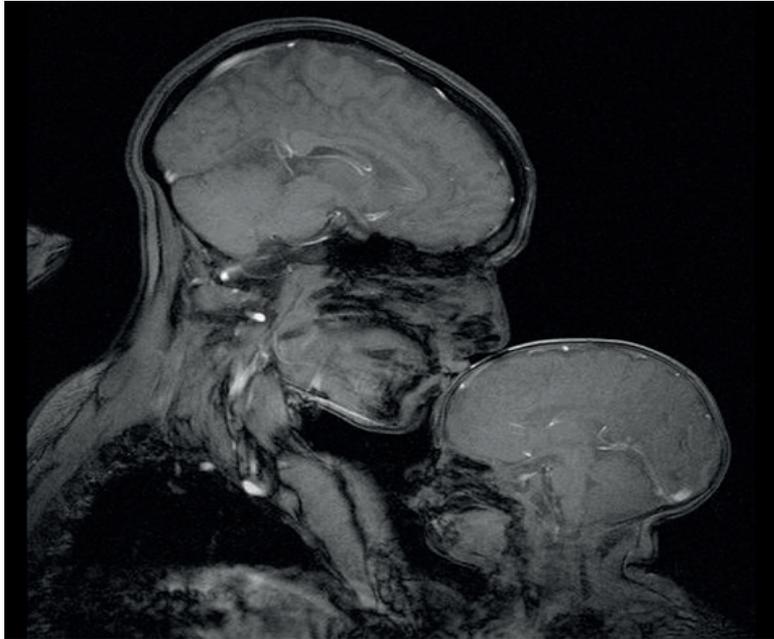
Cerveaux en harmonie

3 milliards

NEUROSCIENCES • La mère et son bébé se font face. Ils se regardent... et le miracle se produit. Plusieurs de leurs neurones s'allument au même moment, aux mêmes endroits comme en témoignent les électrodes. Comment se fait-il que leurs cerveaux s'harmonisent?

Tout le monde connaît le Déluge biblique. Mais qui connaît le «Déluge scientifique» survenu il y a 3 milliards d'années?

Le nourrisson, dès le premier cri qui l'accueille dans le monde, use de l'humanité et de l'instinct de survie de sa mère. Elle doit être vigilante et attentive, observatrice et patiente, pour apprendre le langage des pleurs et des gestes d'un être nouveau. Il faut le reconnaître que l'allaitement, les veilles, l'énergie et l'attention qu'il faut accorder au nourrisson ne peuvent dépendre que de l'amour et de la volonté de la mère. Son cerveau évolue; des zones s'activent, d'autres s'inhibent. Des hormones jaillissent et dominent son flux sanguin, tandis que d'autres hormones reculent pour favoriser l'accueil du nourrisson.



Implication neuronale

L'imagerie cérébrale permet la constatation des différentes variations des zones cérébrales. La compréhension de ces changements traduit des gestes et réflexes qu'une mère porte envers son nourrisson. D'ailleurs, il a été observé que les mères ayant accouché depuis au moins deux ans ont une diminution de leur matière grise.

L'un des acteurs principaux dans harmonisation physiologique est le système limbique

Dans l'article «Pregnancy leads to long-lasting changes in human brain structure» publié dans la revue Nature en 2016, des chercheur·euse·s concluent que le changement dans la matière grise altère la perception humaine et crée un attachement affectif entre la mère et son enfant. Ces changements initient également une spécification neuronale plus accrue dans le cerveau des nouvelles mères, afin de garantir la prise en charge de leur nourrisson.

La synapse émotionnelle

L'un des acteurs principaux dans harmonisation physiologique entre la mère et son enfant est le système limbique. Cette structure cérébrale joue un rôle déterminant dans la mémoire, les émotions et l'élaboration des

comportements. De plus, comme le mentionne l'association sur l'allaitement *La Leche League*: «la régulation limbique règle l'interdépendance sociale chez les mammifères de tous âges, mais les jeunes ont particulièrement besoin de cette régulation, sans laquelle leurs rythmes physiologiques ne fonctionneront pas correctement». Le système limbique a également une grande influence sur le système endocrinien, organe sécréteur des hormones essentielles dans la relation mère-enfant.

Hormones de l'amour

Le comportement affectif est déterminé par une hormone se trouvant dans l'hypophyse: l'ocytocine. Son implication dans la maternité est essentielle. Comme le souligne l'association *La Leche League*: «Cette hormone stimule les contractions de l'utérus pendant l'accouchement, puis déclenche l'éjection du lait pendant l'allaitement.» Par ailleurs, les hormones ont un réel fonctionnement harmonieux; alors que l'ocytocine atteint un pic fascinant à la suite de l'accouchement, elle déclenche un sentiment d'altruisme profond au contact de la mère avec son bébé lorsque la prolactine, une hormone, est sécrétée durant la phase de l'allaitement. S'ajoute à cela, l'endorphine, une hormone de récompense qui est bien familière et instaure une relation de

dépendance durable. Le nourrisson a besoin de contact avec sa mère, d'attention, d'amour, afin que son cerveau puisse pleinement se développer et qu'il ne sécrète pas excessivement des hormones de stress.

L'harmonie des cerveaux permet ce que nous appelons «le lien social».

Pour exemple, la FNA, une hormone produite par le cœur, unifie les cellules cardiaques du cœur du nourrisson et de la mère, en impactant le développement du cerveau et du cœur.

Individualisme

Alors que la société promeut l'individualisme, la biologie ne fait que de pousser l'humain vers ses origines. En effet, tout ce système hormonal assure chez les mammifères une connexion profonde avec leur descendance et leur apporte un développement durable. L'harmonie des cerveaux permet donc ce que nous appelons communément «le lien social». •

«Car, encore sept jours, et je ferai pleuvoir sur la terre quarante jours et quarante nuits, et j'exterminerai de la face de la terre tous les êtres que j'ai faits», ainsi parla Dieu à Noé dans la Genèse biblique. Or, loin de n'être qu'un mythe, ce phénomène de pluies torrentielles a été approuvé scientifiquement par des chercheur·euse·s. Si la bible date le Déluge environ 2000 ans avant Jésus Christ, notre planète a réellement connu de tels épisodes climatiques dans des temps bien plus reculés. Il faut remonter à environ 3 milliards d'années avant notre ère, jusqu'à la formation de la croûte terrestre. Ce serait cette écorce rocheuse qui aurait entraîné le refroidissement de notre planète, bloquant ainsi les échanges de chaleur entre le cœur en fusion et l'extérieur. Il en a résulté la vaporisation de l'eau, qu'en s'élevant dans l'atmosphère, s'est condensée en cumulonimbus et en nimbostratus. En refroidissant, l'énorme quantité d'eau contenue en ces nuages a entraîné des pluies diluviennes: le fameux Déluge. C'est ainsi qu'en moins d'un millier d'années, les océans se sont formés. Mais, durant ces temps-là, la Terre était bombardée de comètes et d'astéroïdes. Or, ceux dépassant les 5km de diamètre dégagent, lors de leur impact, une énergie suffisante pour vaporiser tous les océans. Il faut alors attendre que l'atmosphère se refroidisse, et que le déluge suivant déverse à nouveau toute son eau sur la Terre. Les océans se reforment... jusqu'à l'impact du prochain astéroïde. Ce n'est qu'à l'interruption de ces pluies de comètes que les pluies diluviennes ont pu une fois pour toutes former les océans. De là naquit la vie. •

Ylenia Dalla Palma

Chaimae Sarira

Esquisses de l'architecture future

URBANISME • Toutes les civilisations et époques ont leur style architectural particulier, mêlant souvent art et prouesses techniques de leur temps. Le paysage urbain est appelé à évoluer face à nos défis futurs, en particulier le changement climatique.



© Lance Anderson

828 mètres. Cette tour a nécessité plus de 22 millions d'heures de travail cumulées, 39'000 tonnes de poutres en acier et plus de 330'000 m³ de béton armé. Elle possède en outre cinquante-sept ascenseurs.

Défis à venir

Si les prouesses modernes détonnent souvent en repoussant les limites de la faisabilité, une nouvelle tendance a déjà vu le jour et se développe de plus en plus: l'architecture éco-responsable, conçue pour créer de nouveaux quartiers écologiques et avec le moins d'impact pour l'environnement possible. En témoignent par exemple les «écoquartiers» *Les Vergers* à Meyrin, ou encore ceux à Gland, Neuchâtel et Nyon. Le concept? Par une absence de voitures, la mise en place d'espaces végétalisés, une biodiversité encouragée et une participation citoyenne, ces quartiers où il fait bon vivre essaient un peu partout dans les pays européens. Ils attirent de plus en plus d'individus en quête de changement face à des «cités de béton», logements construits il y a une quarantaine d'années.

Une nouvelle tendance a déjà vu le jour: l'architecture éco-responsable

Ce souci d'écologie se manifeste aussi par la préoccupation de freiner une urbanisation trop envahissante, d'intégrer des problématiques de durabilité, de valoriser les aspects locaux et de limiter les pertes énergétiques. En témoigne le projet «Jalons 13» de développement durable édicté par le canton de Vaud en 2018, dans lequel figurent clairement les questions qui vont nous habiter dans les prochaines années, à savoir comment bâtir pour préserver les ressources et comment habiter demain? •

L'humain est par nature un bâtisseur. De tous temps, il a construit des abris pour se protéger, des endroits de rassemblement et des lieux de culte. Dans l'Antiquité, Romains et Grecs construisirent amphithéâtres, aqueducs et temples. Les Égyptiens érigèrent les très célèbres pyramides qui attirent chaque année des millions de visiteurs et des tombeaux, qui furent plus tard pillés un nombre incalculable de fois. L'histoire retient ensuite la période de l'architecture paléochrétienne, soit autour des III^e – V^e siècles ap. J.-C, avec la construction de basiliques et de catacombes. Au cours de la vaste période du Moyen-Âge, qui couvre plus d'un millénaire, on note notamment les architectures romanes et gothiques, fortement représentées par des cathédrales, forteresses et châteaux.

La pyramide de Khéops aurait nécessité quelque 2 millions de blocs de calcaire

La Renaissance voit se développer un renouveau de l'art antique, avec des constructions imitant les temples de

l'époque gréco-romaine. Enfin, après un passage par l'architecture baroque (XVIII^e siècle) et classique (fin XVIII^e et début XIX^e), nous arrivons à l'époque contemporaine, avec une multitude de courants et d'inspirations qu'il est impossible de rattacher à une seule origine.

Les sept merveilles du monde

Il est remarquable de constater qu'en dépit des avancées technologiques du monde moderne, certains monuments construits parfois deux mille ans auparavant continuent de fasciner et d'interroger. Ainsi, la pyramide de Khéops, construite aux alentours de 2'650 av. J.-C. et qui aurait nécessité quelque 2 millions de blocs de calcaire (chaque pierre pesant une tonne et demi), reste un mystère. Cette pyramide fait partie des sept merveilles du monde antique, une liste de monuments aux prouesses architecturales dont la pyramide est aujourd'hui le seul vestige. Parmi les sept édifices, on peut citer les jardins suspendus de Babylone ou le phare d'Alexandrie, dont il ne subsiste aucune trace à l'heure actuelle. Cependant, en 2007, une nouvelle liste qui répertorie sept nouvelles merveilles a vu le jour, parmi lesquelles figurent la Grande Muraille de Chine, le Machu Picchu au Pérou, le Colisée à Rome ou encore le Taj Mahal en Inde.

Chefs-d'œuvre d'hier et de demain

Le Taj Mahal est l'un des dix monuments les plus visités au monde. Il est commandé par l'empereur mongol Shâh Jahân en mémoire de son épouse Arjumand Bânu Begam, décédée en 1631 en donnant naissance à leur quatorzième enfant, et est achevé en 1648. La construction mêle des éléments ottomans, islamiques et indiens. Elle aura duré plus de quinze ans et aura nécessité plus de mille éléphants pour le transport des pierres. On y trouve nombre de matériaux nobles: de la turquoise et de la malachite du Tibet, du lapis-lazuli du Sri Lanka et de l'onix de Perse, pour ne citer qu'eux. Le Taj Mahal est également agrémenté de jardins. En parallèle de cela, on peut admirer un chef-d'œuvre d'architecture du XX^e siècle, très différent dans son genre: le bâtiment de l'opéra de Sydney. Imaginé par l'architecte danois Jorn Utzon, il a nécessité plus d'un million de tuiles en céramique, fabriquées en Suède. L'opéra est soutenu par 580 piliers de béton qui s'enfoncent en profondeur dans la mer, et dont le courant électrique est alimenté par 645 kilomètres de câbles. Encore un autre ouvrage qui défie tous les superlatifs: la Burj Khalifa, à Dubaï, qui est devenue en 2008 la tour la plus haute jamais construite par l'homme, culminant à

Une culture mondialisée?

GLOBALISATION • La notion culture devient plus en plus difficile à définir. Est-ce à la suite du progrès de la mondialisation. Les frontières des culture se entremêlent et impliquent une évolution brumeuse dans une diversité d'échanges globalisés.



La culture, qui a toujours existé, évolue en fonction de l'époque et du lieu où elle s'inscrit. Aussi, semble-elle être influencée par la mondialisation. Dans un article de Hank V. Savitch dans la *Revue internationale des sciences sociales*, la mondialisation se définit par le biais de cinq éléments qui sont les nouvelles technologies, le rôle de l'information grâce aux communications instantanées, la normalisation des produits économiques et sociaux, une intégration internationale

accrue et une fragilité réciproque due à une interdépendance. La mondialisation pousse les individus à se questionner sur la définition de la culture résultant des échanges globalisés. Selon L'UNESCO, «la culture, dans son sens le plus large, est considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits

fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances».

Histoire et avenir

L'histoire de l'Angleterre exemplifie les influences des sociétés qui entrent en contact avec la culture. Avec l'invasion des Vikings ou l'influence des Normands, la langue anglaise garde des traces germaniques ou francophones.

La culture évolue en fonction de l'époque et du lieu où elle s'inscrit

La culture change donc. Selon l'article de Hank V. Savitch, «le scénario le plus vraisemblable est que de nouvelles cultures vont se développer et

se substituer, se mêler ou s'associer à des attitudes plus traditionnelles». Cependant, avec la mondialisation, la culture peut obtenir un statut global plus difficile à définir. Selon Michael Peter Smith, l'auteur de *Transnational Urbanisme*: «on dit désormais qu'à l'étranger, les cultures ethniques s'épanouissent dans un espace «transnational» où la langue, les coutumes et les traditions sont maintenues quelle que soit la situation géographique». La culture peut donc se propager sans se perdre ou s'effacer. Une autre hypothèse est que plusieurs cultures diversifiées s'établissent au sein d'un même espace ou d'une même société. Ou alors qu'elle soit uniformisée globalement en réponse à la mondialisation. Le débat reste ouvert. •

Lucie Ortet

Les réalisatrices de l'ombre

CINÉMA • À travers l'histoire, nombreuses sont les productions des femmes dans l'industrie cinématographique. Souvent invisibilisés, ces films recèlent de richesses et d'innovations qui ont révolutionné le cinéma.

Un regard porté sur l'histoire suffit pour découvrir la créativité des réalisateur-trice-s. Diffusées pour la première fois en 1895 par un cinématographe, les projections des Frères Lumière marquent un tournant significatif dans l'histoire du cinéma. Cependant, d'autres contributions favorisent également son émergence, comme celle d'Alice Guy, première femme réalisatrice et figure pionnière du cinéma de fiction. D'abord secrétaire dans la Société cinématographique Gaumont, elle se passionne pour les projections des Frères Lumière et propose à son employeur de réaliser de courtes bandes animées. L'objectif: attirer des clients à l'entreprise, en difficulté dans la commercialisation de ses appareils de projection. Produite en 1896, sa réalisation *La Fée aux choux* remporte un franc succès et sera rapidement suivie d'autres productions sur des thèmes inédits qui s'étendent de l'histoire de la vie de Jésus-Christ à la condition des femmes. Alice Guy se



voit confier la responsabilité des productions cinématographiques et innove, notamment avec les photocènes qui synchronisent la musique d'un phonographe et des images photographiques. Entrepreneuse, elle établit sa propre entreprise cinématographique *Solax Film* dès son arrivée aux États-Unis. Elle en gère les différents domaines, de la réalisation à la mise en vente de films de western, de mélodrames et de films thématiques sur les inégalités raciales et la guerre civile. En dépit de son succès, la carrière d'Alice Guy connaît une fin

abrupte suite à son divorce, qui la contraint à abandonner son entreprise et la met en difficulté financièrement.

Des coulisses à l'écran

À la suite de cette pionnière, un grand nombre de femmes ont laissé leur trace dans l'histoire. Dans les années 40, la réalisatrice et actrice anglaise Ida Lupino est la première femme à produire un film noir, intitulé *Le Voyage de la peur*. Elle s'empare de thèmes jusqu'ici tabous dans le cinéma, comme le viol, et critique le regard jugeant porté par la société sur

les victimes. La période contemporaine amène de nouveaux talents, comme celui d'Haifaa al-Mansour, une réalisatrice saoudienne défiant les autorités de son pays qui interdisent la production de films. Son œuvre *Wadja* est le premier long-métrage à avoir été tourné en Arabie Saoudite et relate l'histoire d'une jeune fille des banlieues rêvant d'obtenir une bicyclette. Première détentrice afro-américaine du *Golden Globe Awards* pour son film *Selma* en 2016, la réalisatrice engagée Ava DuVernay utilise également ses productions pour pointer les discriminations que subit la communauté afro-américaine aux États-Unis. D'Alice Guy aux réalisatrices contemporaines, le parcours de ces femmes a été semé d'embûches pour faire reconnaître leurs productions et trouver une place dans le septième art. Reste à savoir: cette tendance est-elle passée? •

Gaëlle Dubath

Au fil des œuvres : Le cercle

Symbole de l'infini, sans début ni fin, le cercle s'est imposé comme une évidence de la nature dès l'Antiquité. De Léonard de Vinci à Vassily Kandinsky, de la recherche de la proportionnalité parfaite à l'abstraction, le cercle a une symbolique forte.

Dès l'Antiquité, le cercle est utilisé pour penser la symbolique céleste. Le Panthéon de Rome, construit au 1^{er} siècle avant J.-C., incarne parfaitement la construction de coupôles dans l'architecture romaine. Temple de toutes les divinités antiques, il sera par la suite transformé en église. La coupole surmontant la rotonde centrale est la plus grande jamais réalisée durant l'Antiquité et détient un oculus central, seule source de lumière. L'architecture byzantine et ses églises à plan centré reprennent également ces codes circulaires: les édifices sont couronnés d'une coupole qui s'élèvent vers les cieux.



Tempietto de San Pietro, Bramante, 1502

Les plafonds de ceux-ci sont recouverts de mosaïques bleues, représentant le ciel. Parfois, l'iconographie religieuse vient remplacer la toile céleste. Ces représentations créées sur les plafonds arrondis des coupôles permettent de recréer un cosmos surmonté par les saints et saintes de l'Église catholique.

Science et art, la quête de l'idéal

Durant la Renaissance, la construction de rotondes rappelle les coupôles et dômes de l'Antiquité romaine. La *Villa Rotonda* d'Andrea Palladio en Vénétie, qui reprend le plan en croix, ou encore le *Tempietto*

de Bramante à Rome célèbrent l'architecture romaine antique et la recherche de la parfaite proportionnalité. Cette fameuse quête n'est pas sans rappeler l'*homme de Vitruve* repris par Léonard de Vinci. Par l'utilisation de formes géométriques, dont le cercle, ce dernier trace les proportions parfaites de l'être humain. La rationalité et la recherche d'un idéal perdu, emblématique de cette époque, s'incarnent dans les productions de ces hommes de science et d'art qui allient prouesses techniques et chefs-d'œuvre picturaux. Achievé en 1436, le dôme de la cathédrale *Santa Maria del Fiore* de Florence, pensé par l'architecte Filippo Brunelleschi, détient une impressionnante fresque illustrant *Le jugement dernier*. Réalisée par Giorgio Vasari, cette scène religieuse représentant le jugement dernier de l'homme prend place dans cet espace courbé. L'élévation vers les cieux fait directement référence au passage vers l'au-delà et au franchissement de cette étape.

La philosophie des formes et des couleurs

Cet intérêt pour la géométrie se retrouve bien plus tard, au début du XX^e siècle, dans la célèbre institution du Bauhaus où se mêlent architecture, graphisme et peinture. Cette dernière propose un retour à l'essentiel. Cela passe notamment par l'utilisation de la géométrie élémentaire, dont le cercle, considéré comme l'essence même de la nature. Le peintre russe Vassily Kandinsky, fondateur du mouvement expressionnistes *Der blaue Reiter*, enseigne au Bauhaus et produit bon nombre de théories au sujet des formes élémentaires et des couleurs. Celles-ci s'illustrent dans ses œuvres, annonciatrices de l'art abstrait, où l'on retrouve une véritable dialectique entre formes et couleurs. La disposition des formes soigneusement choisies ainsi que l'application de couleurs primaires produisent un effet de statique et d'harmonie absolue. •

Axelle Burnier

Ai Weiwei ou détruire pour mieux reconstruire?

L'art, pour certain-es, c'est un exécutoire d'émotions. Mais dans certaines parties du monde, là où on ne peut dire tout ce que l'on veut, l'art est un vecteur d'expression politique. C'est le cas pour Ai Weiwei.



Si Ai Weiwei est considéré comme l'un des artistes les plus impactants de sa génération, ce n'est pas par hasard. Chinois né en 1957, à l'aube de la Révolution culturelle, il grandit dans un camp de travail et de rééducation. Pour cause, son père, Ai Qing, l'un des plus grands poètes de la Chine contemporaine, est accusé par le régime communiste d'être un traître à la nation, un «droitiste». Ceci marque profondément Ai Weiwei, qui garde en mémoire des images de son père humilié et contraint à nettoyer des toilettes publiques. Si ces informations peuvent paraître purement biographiques, elles sont en réalité essentielles à la compréhension de l'art d'Ai Weiwei. Iconoclaste et dissident d'après le gouvernement chinois, il est particulièrement connu pour ses œuvres polémiques. En 1995, il expose des clichés en noir et blanc de lui-même faisant tomber une urne chinoise de la dynastie Han datant de 2000 ans et d'une valeur de plus d'un million de dollars. Durant la même exposition, il met en scène d'autres urnes de la même époque qu'il recouvre de peinture moderne, saccageant, à l'horreur de certain-es, un art ancien et chéri. Ainsi, il crée des débats au sein du monde artistique: la destruction peut-elle relever de l'art?

Le courage d'un artiste

Artiste clivant, mais aussi militant, Ai Weiwei se dresse à contre-courant de la doxa imposée par le pouvoir chinois. En 2008, un séisme frappe la

province chinoise du Sichuan. Lourd bilan: Al Jazeera estime 87'000 décès, dont des enfants mort-e-s sous les décombres de leurs écoles. Tandis que le régime garde tout chiffre secret, Ai Weiwei mène lui-même l'enquête, récolte les noms des enfants décédé-e-s et publie cette liste sur internet. Quelques mois plus tard, il dispose 9'000 sacs d'école de couleur sur la façade de la «Haus der Kunst» («Maison des Arts») de Munich, afin d'incarner les enfants défunts. Il réitère le concept en 2016 lorsqu'il dispose 14'000 gilets de sauvetage à Berlin suite à la mort en mer de Alan Kurdi, réfugié syrien âgé de trois ans seulement. Déjà en 2000, dans le cadre de l'exposition à grande échelle *Fuck Off* à Shanghai, il exposait des photos prises de son point de vue, où on le voit dresser son doigt d'honneur devant des monuments symboliques du pouvoir, tels que la Maison-Blanche, la tour Eiffel, Hong Kong, ou encore la Cité interdite de Pékin. Évidemment, tout cela n'est pas sans conséquence pour l'artiste chinois. En 2011, il est arrêté durant 81 jours, à la suite desquels il se fait confisquer son passeport. Utilisant l'art pour militer, Ai Weiwei reste une figure centrale de l'engagement politique en Chine. D'ailleurs, selon ses propres mots, «un art non politique est un art qui n'a pas lieu d'être.» •

Murielle Guénette

Concept en image: l'altérité

PHILOSOPHIE • Les philosophes abordent le sujet de l'altérité dans le but de déterminer le rapport de l'individu face à la complexité du monde. Est-il possible de l'appréhender ou est-ce une illusion chargée de mysticisme?

Le monde est perçu à travers la subjectivité de chaque individu. L'altérité signifie ce qui est de caractère autre. La question est de déterminer: autre par rapport à quoi? Pour répondre à cette interrogation, il faut convenir de l'existence d'une distinction entre deux identités. Dans les *Médiations cartésiennes*, *Introduction à la phénoménologie*, Husserl explore l'idée que son propre vécu ne parvient pas à appréhender complètement la conscience d'autrui car il n'y a pas d'identité parfaite à l'autre. Tout ce qui n'est pas inhérent à une idiosyncrasie est catégorisé comme «autre» et il y a une transcendance d'autrui qui ne se donne pas en soi dans l'absolu.

Contre le solipsisme

Dans *La relation à autrui*, Arnaud Clément décrit l'idée cartésienne de



l'infini et défend que «le retour à Descartes se comprend donc comme un refus du solipsisme husserlien: il n'y a pas un cogito d'abord solitaire qui rencontre autrui ensuite, mais un cogito

qui se découvre toujours déjà pris dans une socialité qui précède son existence autonome». Le débat sur l'altérité se focalise sur la possibilité d'une transcendance d'autrui. Pour reconnaître sa

propre existence il faut reconnaître l'existence d'autrui.

L'altérité signifie ce qui est de caractère autre

En effet, Sartre va développer dans *L'être et le néant* l'idée qu'un individu existe parce qu'il pense revient à admettre l'existence d'autres êtres pensants. Il dit: «le cogito de l'existence d'autrui se confond avec mon propre cogito». Certains rapports entre les individus font identité et s'inscrivent dans un cadre qui dépasse la conscience d'un unique sujet. •

Lucie Ortet

Exposition «Un monde à guérir»

HUMANITAIRE • Les images de l'aide humanitaire dans les médias ne sont pas neutres: elles ont un objectif précis, rendent compte de réalités de terrain fragmentées. Le projet de la Croix-Rouge «Un monde à guérir» propose une réflexion autour du sujet.

Des images de crises, de conflits, de catastrophes naturelles, nous y sommes confronté.e.s presque tous les jours. Sur les réseaux sociaux, elles apparaissent dans notre fil d'actualité, au milieu de photos ou de vidéos plus légères. Ainsi, bien qu'elles suscitent notre compassion, on s'y attarde quelques secondes et, en un clic, on passe rapidement à autre chose, sans prendre le temps de les questionner. Virginie Troit, directrice de la Fondation Croix-Rouge française, explique que ces images qui «dérangent, indignent, culpabilisent ou plus simplement sensibilisent, interrogent sans pour autant participer à la réflexion.»

À propos de l'exposition

Pour réaliser ce projet, près d'un million d'images photographiques ont été parcourues par des expert.e.s scientifiques et de terrain dans le but de retracer toute l'histoire en image de l'action humanitaire. Près de 600 photographies réalisées de 1850 à

aujourd'hui ont été sélectionnées pour l'exposition. On peut également retrouver des albums, des cartes postales, des affiches, qui permettent de penser la photo sous ses différents supports. En proposant de regarder ces clichés de plus près, l'exposition est une invitation à nous questionner au-delà de ce que nous voyons.

Nous questionner par rapport à quoi?

Pascal Hufschmid, directeur du Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, souligne que ces images, contrairement à ce que nous pouvons penser, «ne disent pas tout d'une situation.» Premièrement, il est important de garder en tête qu'une photographie humanitaire, bien qu'elle soit là pour montrer les victimes des crises et des conflits, existe également pour montrer l'action humanitaire, ici «les gestes humanitaires qui accompagnent les collaborateur.ices de la Croix-Rouge», explique Nathalie Herschdorfer, commissaire de



l'exposition. On cherche donc aussi à montrer les personnes qui viennent aider et soigner les victimes et comment elles le font. Ces photographies impliquent alors toute une série de représentations qui viennent nourrir nos imaginaires, notamment celle du Nord qui secourt le Sud. De plus, il est intéressant de réfléchir en termes de cadrage. Qu'est-ce que l'on choisit de

montrer et, en revanche, qu'est-ce que l'on ne montre pas? Quelles sont les images qui sont mises en avant? Généralement, les photos qui envahissent nos écrans sont violentes, nous mettent à distance, déshumanisent. L'exposition comporte une section consacrée aux travaux du photoreporter Alexis Cordesse. Il y exhibe une série de photographies personnelles conservées par des migrant.e.s syrien.ne.s. Ces dernières immortalisent des instants de joies, une naissance, un portrait de l'être aimé, des photos «qui font penser à nos propres images», déclare le photographe, contrastant avec les clichés présentant la société syrienne sous l'angle de la violence, des images de «souffrance à distance.» Si ces questionnements vous intéressent, l'exposition se tient au Musée International de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge jusqu'au 24 avril 2022. •

Iris Cappai

Re
Nous
Er

*Recueil
de poésie*



*Écrivez un poème,
nous en ferons un recueil!*

